

Jérémias Gotthelf
(Albert Bitzius)

THELMY LE VANNIER

Traduction de A. BOURQUIN
Illustrations de H. BACHMANN

1847

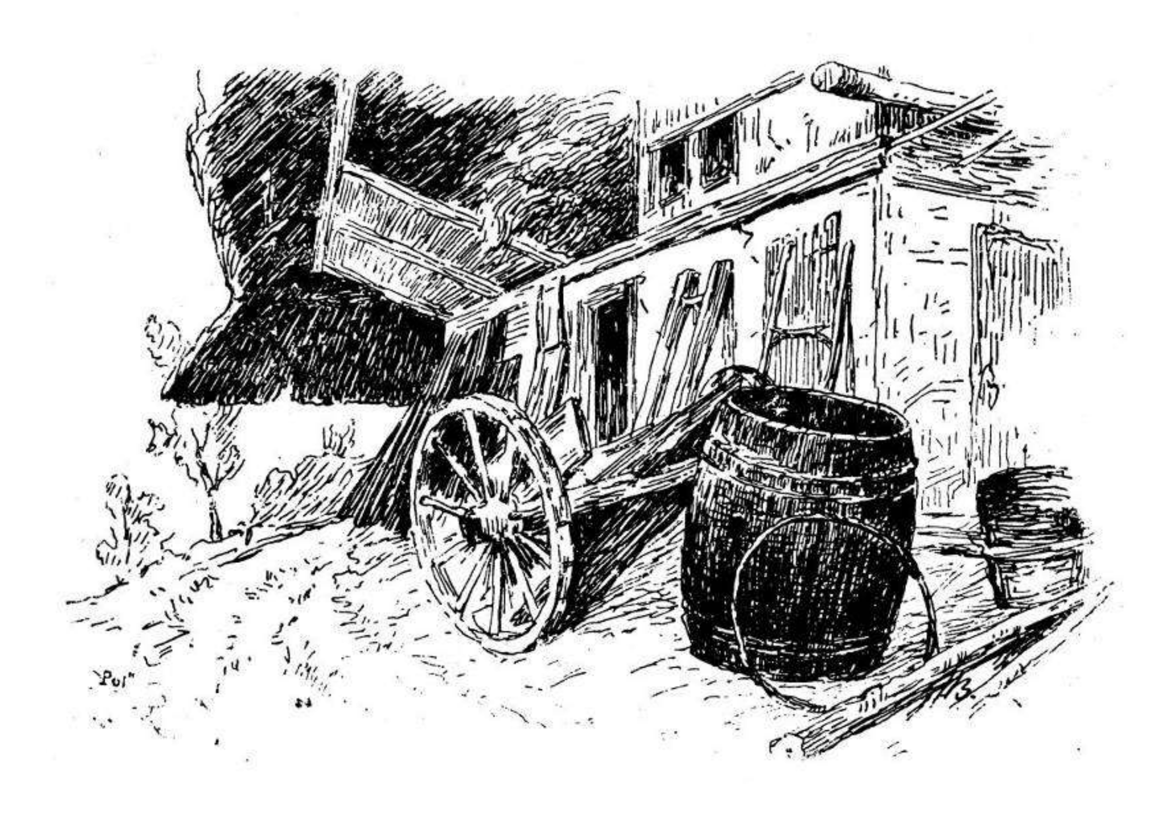
*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

Thelmy le vannier

À la Combe-Noire, sur la pente exposée au soleil, se trouve, perchée entre ciel et terre, une pauvre masure. On ne comprend pas qu'elle soit encore debout et que, depuis longtemps, elle n'ait pas roulé au fond du ravin. Elle ressemble en effet à un homme qui descend au pas de course une montagne et qui tout à coup s'arrête : il essaye de se tenir droit, mais cela lui est impossible. Quand on en regarde le toit, il semble qu'on entend le vent siffler et vous secouer. On dirait un sac de mendiant qui aurait besoin de raccommoder, mais qui, une fois raccommodé, aurait toujours l'air d'un sac de mendiant. Les portes de l'écurie et de la grange sont petites, tordues et d'un style architectural à part. Derrière la maisonnette se trouve un tas de fumier qui est à peu près aussi gros qu'un pain de sucre, et qui ne doit pas servir à grand'chose. Devant, il y a un jardinet : onze bettes y exposent au soleil la vulgarité de leurs formes, sept plantes de haricots grimpent le long de perches chancelantes entre lesquelles deux rosiers en fleurs mettent la note joyeuse de leurs couleurs. Tout autour se dressent paisiblement les pieux d'une vieille clôture attendant la main laborieuse qui la réparera.

Au fond de la chaumière vivaient une chèvre et son cabri. C'était une maîtresse-chèvre à l'allure imposante. Fièrement elle dressait la tête et s'avançait d'un pas majestueux dans sa belle pelisse luisante, pendant que derrière elle la chevrette bondissait joyeusement, comme un vrai polichinelle.



Sur le devant habitaient aussi deux êtres : un fabricant de corbeilles vieux et estropié et sa jeune fille, qui ne l'était pas du tout. Le vieux aurait eu beaucoup à apprendre de sa chèvre, tant pour la démarche que pour la tenue, car sous ce rapport là il lui cédait sur toute la ligne. Par contre, nous aurions préféré de beaucoup, avouons-le franchement, la jeune fille à la chevrette. Gracieuse et aimable, elle sautait plus légère que dix cabris. Si on nous avait laissé le choix de demeurer sur le devant ou sur le derrière de la maisonnette, n'en déplaise aux mérites de la vieille chèvre, nous aurions sans hésiter donné la préférence au devant, non pas, bien entendu, à cause du fabricant de corbeilles estropié, mais à cause de sa charmante enfant.

Elle ignorait qu'elle était jolie, ce qui lui donnait un attrait de plus. Quand elle se regardait dans le miroir, elle ne pouvait pas se faire une opinion sur sa personne, car premièrement son miroir n'était qu'un morceau triangulaire ; secondement elle n'osait mettre du temps à sa toilette que le dimanche, et le lendemain ou le surlendemain déjà elle avait oublié la forme de son visage. Les voisins, du reste, ne se chargeaient pas de le lui rap-

peler, car à la Combe-Noire on n'a pas l'habitude de se faire des compliments. D'ailleurs Suzette n'était pas précisément de leur goût et, sans contredit, elle leur aurait plu bien davantage en augmentant son poids d'un demi-quintal. Si elle avait habité l'Autriche, on lui aurait conseillé une cure d'arsenic. L'arsenic fait engraisser, à ce qu'on dit, mais il faut en prendre raisonnablement… sans quoi on y risque sa peau.



Cette enfant n'était pas seulement aimable, elle était encore laborieuse, obéissant toujours avec entrain aux ordres de son père. Ignorant le prix qu'on attache à des qualités comme celles-là, elle se gardait bien de les faire valoir. Disons, pour parler comme les gens cultivés, qu'elle n'avait pas l'ombre de prétentions.

Cette réflexion paraîtra, sans doute, ridicule à plusieurs. Elle a cependant une grande importance. L'absence de prétentions n'est autre chose que cette simplicité enfantine, à laquelle le Christ lui-même promet le royaume des cieux. Elle s'abaisse aux services les plus humbles, elle garde une reconnaissance sans bornes pour les moindres preuves d'affection, elle n'a pas de plus grand désir, pas de plus grande joie que de se faire aimer de Dieu et des hommes et d'accomplir son devoir vis-à-vis d'eux. Hélas ! Ces natures simples et innocentes se font rares de nos jours.

Le vieux vannier, au contraire, n’était rien moins qu’agréable, tant au physique qu’au moral. On ne pouvait comprendre, surtout quand Suzette avait mis sa belle robe des dimanches, comment deux êtres aussi dissemblables pouvaient vivre sous le même toit et que l’un fût le père et l’autre la fille. Le vieux Thelmy[1] était détestable et détesté, ses amabilités sentaient l’aigre et ni pour or, ni pour argent, encore moins pour rien, il n’aurait fait de politesse. Malgré cela il occupait une place importante à la Combe-Noire. Ce n’était pas le premier venu, c’était quelqu’un, un caractère, comme on dit de nos jours : vannier distingué, honnête à sa manière, jusqu’à l’excès, tenant fidèlement parole. Mais il est bien permis à qui possède tant de qualités, d’être grossier comme du pain d’orge. Au demeurant, très travailleur et très économe. Quand il voulait se donner un coup d’encensoir, il ne manquait pas de dire :



– Je n’ai jamais été à la charge de personne, ni de la commune, ni des particuliers.

Ce n’est pas peu de chose à une époque ou beaucoup s’imaginent qu’ils font un cadeau à leur commune parce qu’ils ne réclament pas ses secours. Assez souvent je les ai entendus dire :

– On serait bien bête, ma foi, de donner quelque chose à qui est aussi riche et d’aussi bonne composition.

---

[1] Abréviation de Barthélémy. (note de l’édition d’origine)

Thelmy ne gagnait pas beaucoup, mais il avait de l'honneur à cœur et il comprenait que pour être indépendant on devait avant tout suffire à ses besoins et à ceux de la famille. Il serait à désirer que ce sentiment-là fût en progrès et non en déclin, car alors il y aurait un peu plus de bien-être en ce monde. Il serait à désirer que plus d'un beau monsieur et plus d'une belle dame prissent exemple sur le vilain Thelmy, pour ne pas désirer ce qu'ils ne peuvent obtenir, et ne pas avoir les yeux plus gros que le ventre.

Il avait hérité de son père la maisonnette et un coin de terrain suffisant pour y élever deux chèvres et y planter quelques légumes. Mais le bonhomme ne ménageait pas les haies de ses voisins et ses bêtes risquaient leurs longs cous par dessus pour y attraper le fruit défendu. Faire des réparations à son immeuble, à quoi bon ?

– Il est bien suffisant pour moi, disait-il. Pourvu qu'il dure autant que son propriétaire, ça me suffit. Mes après-venants feront à leur guise.

On le regardait comme un brave homme, lors même qu'il se permettait certaines libertés très contestables vis-à-vis des osiers d'autrui. Il passait une bonne partie de l'année en journée chez les paysans, où il tressait des corbeilles neuves et en raccommodait de vieilles. Entre temps, il travaillait chez lui pour la vente au dehors. C'est à quoi s'occupait aussi sa fille, car elle n'allait pas en journée afin de pouvoir garder la maison et donner à manger aux bêtes. Notre homme prenait les osiers où il les trouvait, sans se demander à qui ils appartenaient. N'allez pas croire qu'il agissait en cachette et avec toutes sortes de précautions pour ne pas être vu. À qui voulait l'entendre il disait :

– Mon père et mon grand-père ont été fabricants de corbeilles, mais jamais ils n'ont dépensé un centime pour des osiers. Ils les ont toujours pris où ils les trouvaient. Les paysans auraient eu honte, parbleu ! de réclamer à un pauvre homme la moindre des choses en payement. Nous leur avons suffisam-

ment fait et raccommodé de corbeilles, à peu près gratis, pour que les deux parties n'aient rien à se reprocher. Aujourd'hui, ils vous réclament un écu par osier, et il faudrait encore les remercier à en perdre le souffle… sans compter qu'ils arrachent les plants partout où ils peuvent. À peine un vieux paysan en laisse-t-il un par ci par là, comme souvenir, pour que les enfants sachent ce qu'on appelait autrefois des osiers. Il n'ont qu'à continuer ainsi, ils en seront bientôt réduits à faire tresser leurs corbeilles avec les frisons que leurs filles portent sur le front, tonnerre du diable !

Malgré toutes ses récriminations, Thelmy n'était jamais embarrassé pour la cueillette de ses osiers, et jamais on n'employa contre lui la plus petite mesure de rigueur. Sans doute, de temps en temps, un paysan le menaçait de la main en lui criant :

– Eh ! eh ! Thelmy, tu ne te gênes guère ! Prends garde à toi, sans quoi je te ferai cheminer. Bientôt il ne me restera plus seulement assez d'osiers pour faire un corbillon à pommes de terre, et encore quelle piètre façon il aurait !

– Pourquoi n'ouvres-tu pas la bouche et ne dis-tu pas que tu manques de corbeilles ? Je ne peux pas le deviner. On est bien forcé de ramasser les osiers à la saison, et ce n'est pas toi qui en veux faire une provision, répondait Thelmy effrontément.

Sur ce, le paysan le priait poliment de lui réserver une journée, en ajoutant :

– Tu prendras les osiers avec toi. Une autre fois j'aimerais autant les couper moi-même.

– Pourquoi pas ? Ça m'évitera la peine, mais ne tarde pas trop, sans quoi je prendrai les devants.

– Demande au moins la permission.

– Ça peut se faire… quand on n’oublie pas. Demander des permissions, voilà encore une de ces nouvelles modes du diable. On dit : « Demander, ça ne gêne à personne. » Comment ? Ça ne gêne à personne ? J’en sais quelque chose, moi. Plus jamais de la vie, je ne demanderai la moindre permission, si ce n’est pas absolument nécessaire et si on peut faire autrement.

Et nous disons : N’y avait-il pas là quelque chose d’anormal ? D’un côté, Thelmy s’arrogeait effrontément le droit de se servir à sa guise, de l’autre, les paysans le ménageaient, ils n’osaient pas le punir. D’où cela provenait-il ? D’une sorte de loi naturelle, issue des anciens temps, dont on le laissait bénéficier sans mot dire en dépit de nouveaux usages. Il faut, d’après ceux-ci, faire argent de tout. Or on les imposait avec sévérité à tout le monde… excepté à lui.

À ce point de vue, il s’est produit un grand changement dans les mœurs, et on doit en tenir compte quand on veut porter un jugement sur les rapports des classes inférieures avec les classes supérieures.

Au moyen âge il existait beaucoup de terres en friche, la plupart sans maîtres. Tout ce qui y croissait appartenait au premier venu. Les pauvres trouvaient là une mine inépuisable de toutes sortes de choses. Ils employaient les unes pour leur usage personnel et faisaient argent des autres. Manœuvres, fabricants de râteaux, tonneliers, vanniers, marchands de balais, charrons même possédaient le droit de seigneurie sur ces terrains-là. Ils y prenaient ce que bon leur semblait, et cela sans rien payer, et sans jamais demander permission à âme qui vive. En été les pauvres y faisaient paître leurs moutons et leurs chèvres, y ramassaient de la paille et du fourrage pour la mauvaise saison. Les choses ont bien changé depuis. Ces terres ont été défrichées les unes après les autres et il en reste bien peu, en Suisse, qui n’aient pas de maîtres. L’État s’est emparé de ce qui n’appartient pas aux particuliers. Partout où il possède sept pauvres brins d’herbe sur un maigre talus au bord de la route, il

les loue et, pour avoir de bons preneurs, il fait monter les enchères, Dieu sait à quel prix. Sous ce rapport, les particuliers ne lui cèdent en rien et tirent profit de tout ce qui vaut un centime. Sans doute, ils en ont bien le droit, mais… mais, pour un pauvre centime, vaut-il la peine d'oublier que les hommes sont notre prochain !

* * *

Thelmy allait vendre de maison en maison les corbeilles qu'il faisait chez lui ou bien envoyait Suzette à sa place. Bien qu'il demeurât à deux lieues, à peine de Berne, il s'y rendait rarement et toujours à contrecœur.

– Je ne veux rien avoir à démêler avec les femmes de la ville, disait-il, elles n'ont aucune idée de la valeur d'une corbeille. Elles se figurent que la chose essentielle dans le commerce, c'est de marchander jusqu'à suer sang et eau. Montrez leur une corbeille de quatorze sous, elles vous en offrent dix. Présentez-leur, une autre fois, la même corbeille pour quatre sous, elles sont capables de vous en donner deux. Voilà la portée de leur intelligence !

– Mais, Thelmy, lui répondait-on souvent, tu peux y remédier facilement. Offre toutes tes corbeilles pour vingt sous, et tu seras sûr d'en obtenir au moins quatorze.

Thelmy ne l'entendait pas de cette oreille :

– Il faut une règle en tout, je ne sors pas de là, et je ne veux pas qu'on puisse dire que Thelmy de la Combe-Noire est un imbécile. Les femmes de la ville pourront dorénavant tirer leurs corbeilles d'où elles voudront. Il ne manquera pas de gens intelligents pour acheter les miennes.

La jeune fille avait des idées diamétralement opposées. Aller en ville c'était pour elle le comble du bonheur. Les Juifs ne se représentent pas autrement le règne de mille ans : un soleil sept fois plus grand que le nôtre, les portes de la nouvelle Jérusalem

en diamants et en rubis, des arbres chargés de fruits délicieux, des haies portant des grappes de raisins… des grappes aussi énormes que le géant Goliath, avec des grains comme des courges.

Pensez donc ! Les beaux messieurs et les belles dames, les devantures de magasins remplies d'or et d'argent, de bonbons et de charcuterie à vous faire venir l'eau à la bouche, de pains et de brioches de toutes formes, et de rubans et d'objets sous verre dont elle ignorait même le nom, mais qui, à son idée, devaient tomber directement du ciel. Souvent on rencontre en ville des enfants qui ne savent plus vraiment s'ils vivent sur notre planète ou sur une autre. Ils ouvrent les yeux, le nez, la bouche. On a beau les pousser, leur marcher sur les pieds, c'est à peine s'ils le remarquent. On les écraserait qu'ils ne s'en apercevraient pas. Quelquefois un de ces enfants se tient d'une main à la poche d'habit de son père ou à la jupe de sa mère. Comme une barque tirée par un remorqueur, il se laisse traîner sans en avoir conscience, et son père doit s'estimer heureux de le retrouver encore suspendu à son habit quand il débarque dans une auberge ou qu'il fait voile du côté de son domicile. Alors l'enfant change tout à coup de visage. Le chaos des impressions commence à se débrouiller dans sa jeune cervelle. Les unes s'évanouissent, les autres se fixent clairement, s'impriment d'une manière durable. L'enfant se met à poser des questions naïves et à raconter plus naïvement encore ce qu'il a vu. Une fois endormi viennent les rêves. Un monde nouveau s'est ouvert en lui. L'enfant éclot à une vie imprévue. Quelquefois cela persiste, d'autrefois cela disparaît. Chez les uns, cette vision produit une joie inconnue ; chez les autres, elle forme un champ de vulgaires chardons, au milieu desquels se développent bientôt la convoitise et l'envie.

La fille de Thelmy ne se laissa pas aller à ces vilains sentiments. Ces magnificences se trouvaient tellement hors de sa portée qu'il ne lui vint même pas à l'idée de les posséder. Elle eut une joie innocente à les considérer, rien de plus. Sans doute Suzette était bien aussi une fille d'Ève, comme elles le sont

toutes, mais avant que le serpent fût apparu. Du reste, le vieux Thelmy ne se sentait nullement disposé à jouer le rôle du serpent. Il aurait de beaucoup préféré celui de l'ange Michel qui fait passer aux femmes toutes leurs lubies.

Autre chose encore attirait la jeune fille à Berne. Chaque fois que Thelmy s'y rendait, il ne manquait jamais de s'accorder un petit extra. Il prenait dans une auberge pour deux sous d'eau-de-vie et faisait servir à sa fille pour un liard de soupe, le tout assaisonné d'un morceau de pain qu'ils avaient apporté avec eux de la maison. Un jour, Suzette reçut de l'hôtesse un morceau de gâteau et, une autre fois, une brioche d'un sou, oubliée par un passant. Et toujours c'était une soupe dont on ne se faisait aucune idée à la Combe-Noire, oui, jamais elle n'aurait cru qu'il pouvait y avoir quelque chose d'aussi bon au monde.

Ah ! les pauvres gens ont ici bas leurs plaisirs aussi bien que les riches. Ceux-ci n'y parviennent jamais, ils ne les soupçonnent même pas, d'autant moins qu'ils vivent plus largement. Le bonheur ne consiste pas à se procurer des mets rares ou à dépenser des sommes folles, mais à jouir du peu que l'on possède. Suzette dînait bien mieux avec son liard de soupe que beaucoup de grands seigneurs avec un repas de cent louis d'or.

Les jours passaient pour Thelmy sans qu'il y prît garde. Il ne s'intéressait guère qu'à l'époque où les près verdissaient et où les osiers étaient mûrs pour la coupe. Quand il trouvait ses plants diminués, quand sa récolte donnait toujours moins et qu'elle lui coûtait toujours plus de peine, alors il tempêtait centre la dureté des temps :

– M'étonne comment tout ça finira. Si ça continue, il ne restera bientôt plus d'osiers. Et alors que faudra-t-il devenir ? J'aimerais bien le savoir, quelqu'un pourrait bien me le dire.

De longtemps Thelmy ne s'aperçut pas que sa fille avait grandi et qu'elle n'était plus une enfant. Lorsqu'on lui en fit la remarque, il ne voulut presque pas y croire. Suzette resta très

longtemps jeune et sans prétentions, et elle ne tourmenta pas son père par ses exigences, comme font tant de jeunes filles à partir du moment où on les a sevrées. Quel air ridicule elle avait dans sa pauvre jupe trop courte d'un demi-pied ! Quand ses camarades s'avisaient de demander au père un colifichet quelconque pour leur amie :

– On est trop pauvre, répondait-il régulièrement. Je n'en ai pas les moyens.

Une marraine fournit les habits de communion. Hélas ! le diable trouve trop souvent moyen de se mêler de cette affaire et d'amener des tiraillements à cette heure austère où seule la paix devrait régner. Cette marraine rendit Suzette tout heureuse avec une vieille jupe et un filet neuf.

Un beau côté du caractère de Suzette, c'est que jamais elle ne rougissait de son père. Je ne vois là, sans doute, rien de bien extraordinaire, car pourquoi aurait-on honte de ses parents quand ceux-ci ne font rien de déshonorant ? On se tromperait en pensant que les enfants se conduisent toujours de la sorte. Il n'y en a malheureusement que trop qui rougissent de leurs parents. Pour agir ainsi, ils n'ont aucune raison quelconque. S'ils le font, c'est pour des motifs stupides, en particulier par leur propre stupidité. Ils ont honte d'eux, savez-vous pourquoi ? Haussez les épaules d'avance. Parce qu'ils portent des habits démodés, parce qu'ils parlent comme des vieux, qu'ils ont des idées un peu drôles, des allures un peu bizarres. Mais est-ce que cela aurait le sens commun, je vous le demande, si les vieux singeaient les jeunes, s'habillaient à la dernière mode et prenaient des airs dégagés ? En un mot, les enfants rougissent de leurs parents, parce que ceux-ci sont devenus vieux, parce qu'ils ne sont plus jeunes. Ce faisant, montrent-ils de l'intelligence ou de la bêtise ? Indiquez moi un moyen de ne pas vieillir… si ce n'est de se pendre quand on est jeune. Sans doute, Thelmy était loin d'être un personnage gracieux et aimable, mais Suzette ne savait qu'une chose :

– C’est mon père et je dois le prendre tel qu’il est.

Aussi sortait-elle avec lui, prenait-elle place à ses côtés, mangeait-elle à la même table pour un liard de soupe, sans être jamais mal à son aise.

Si on ne pouvait pas faire de reproches à la jeune fille, par contre le père en méritait. De tout temps on a remarqué une jolie fille. Voilà un objet qui est et ne sera jamais hors de cours. On lorgnait Suzette, on lui adressait la parole et quand Thelmy allait avec elle à Berne, c’étaient des histoires à croire que le diable s’en mêlait. Une fois un vacher lui criait :

– Eh ! la fille, il y a une place, monte donc, voilà ma main.

Une autre fois, c’était un voiturier :

– Mets tes corbeilles sur le char, elles sont trop désagréables à porter.

Quand Thelmy entrait dans une auberge, on tendait un verre à sa fille, on s’extasiait sur sa jolie figure et on la chicanait sur ses amoureux :

– Hein ! Tu en as en tout cas un…, si ce n’est pas deux.

Tout ce manège mettait le vieux hors de sa peau. Mais ce qui l’exaspérait le plus, c’était la conduite de sa fille. Lui tendait-on un verre, elle le buvait ; lui parlait-on d’amoureux, au lieu de se mettre à pleurer, elle esquissait un gentil sourire.

– On croirait qu’elle a le diable au corps, disait-il en maugréant. Vraiment on ne la reconnaît plus. Toujours à se laver et à se peigner. En voilà des manières ! Auparavant il lui suffisait de faire sa toilette une fois tous les huit jours, comme c’est l’habitude dans le canton, maintenant ça lui arrive Dieu sait combien de fois par semaine. Quand notre donzelle sort de la maison, elle commence à jouer du savon et du peigne et toujours elle trouve de nouvelles excuses pour courir la pretantaine. A-t-on jamais vu chose pareille ? Si je l’envoie quelque

part en commission, au lieu de faire la mine, elle se met à rire de contentement. La voilà à présent qui trouve à redire à ses habits, elle parle de chemises et de tabliers et en voudrait faire faire des neufs. Oh ! oh ! pas encore, ma belle ! Il y a là-haut dans le bahut pas mal de linge de ta mère défunte. Il faut que tu uses tout cela avant de voir la couleur du neuf. Je ne saurais d'ailleurs où prendre l'argent, je ne peux déjà presque pas tourner, et d'année en année les temps deviennent plus durs.

* * *

Suzette n'arrivait plus à contenter son père. Il la prenait en grippe. Et les gens la plaignaient de tout leur cœur.

– Cette fille me fait honte, répétait le vieux, je n'ose plus aller nulle part avec elle. À cent lieues à la ronde, dès qu'elle aperçoit un garçon, les deux se mettent à rire, et c'est un commerce à n'en pas finir. Les choses ne se passaient pas ainsi de mon temps. C'est quinze jours seulement après mon mariage qu'on a commencé à se parler un peu, ma femme et moi. Ah ! si je pouvais, j'établirais devant la Combe Noire un grillage de cent pieds de haut. Je mettrais la fille derrière et je lui dirais : « À présent, donne t'en une bosse de rire, quand tu verras passer un garçon ».

Il était grossier avec elle, même devant les gens, et si elle avait le malheur de regarder un homme ou de répondre à ses questions, il l'invectivait en pleine auberge.

On se représente facilement les conséquences. Bien des personnes la plaignaient sincèrement, les femmes en particulier, et ne craignaient pas de le lui dire :

– Que tu me fais pitié, pauvre petite ! Ton père se conduit avec toi comme un grossier manant ! À ta place je ne resterais pas une minute de plus à la maison, je partirais. On ne me tourmenterait pas longtemps de la sorte, va. Une fille comme toi

peut se placer n'importe où, gagner bien de l'argent et, ce qui ne gêne pas, s'acheter de beaux habits.

– Pour l'amour du ciel, répondait-elle avec un soupir, qu'est-ce qu'il a donc contre moi ? Je n'ai pas de cour en train et quand il vient un garçon, je détourne la tête pour ne pas le voir. Mais s'il s'arrête à me regarder et m'adresse la parole, je n'en suis pourtant pas responsable et je ne puis pas l'en empêcher. C'est au père à le faire, il en aurait le droit, lui, mais il y perdrait son temps. Partir ! C'est impossible. Qui ferait le ménage, cultiverait le jardin, trairait la chèvre, irait ramasser les œufs ? Le père ne voit goutte à tout ça. Ah ! depuis quelque temps, il est d'une humeur massacrante ! C'est à n'y pas tenir. Il faut absolument que quelqu'un lui parle… Mais qui veut s'en charger ? Plutôt mourir que de continuer à vivre de la sorte !

Là-dessus, elle pleurait amèrement et ses larmes la rendaient plus jolie encore. Elles lui allaient dix fois, cent fois mieux que le rire à une vieille femme.

Mais voici ce qu'il y eut encore de plus triste. Quand un homme est dévoré par une haine farouche, quand sa haine saute aux yeux de chacun par son côté comique, quelle jubilation pour tous les mauvais sujets de la paroisse de jeter de l'huile sur le feu ! Vous avez vu comment les écoliers excitent les chiens qui aboient après eux. C'est une comédie qui ne coûte, au pis aller, qu'un trou au pantalon. Dans cette circonstance Thelmy joua le rôle des chiens.

Dès que les gens s'aperçurent que le vieux vannier sautait en l'air, parce qu'on se permettait de regarder sa Suzette, de lui parler, de lui sourire, de lui faire un brin de cour, on put croire que tous les mauvais esprits s'étaient déchaînés. Dans sa colère Thelmy croyait voir chacun adresser la parole à sa fille. De sa vie il n'avait vu tant de gens passer sur la route et s'arrêter pour parler du soleil, de la lune, des étoiles et autres balivernes. Mais, imaginez ! Suzette n'en pleurait pas, elle ne franchissait pas la haie d'un bond. Au contraire, parfois elle s'arrêtait à les écouter.

A-t-on idée de choses pareilles ? Même il y en avait d'assez osés pour pénétrer dans son enclos, frapper à la fenêtre de Suzette[2] et lui demander l'entrée.

– Ils m'énervent tant, disait-il hors de lui, qu'un beau jour, je les ferai dégringoler avec une balle dans la tête.

Mais avec ses menaces de fusils, de tridents et de gourdins, le vieux se rendait ridicule. Point n'était besoin de tout cet attirail pour les faire déguerpir.

– Oui, continuait-il, imaginez ce que j'ai vu. Une fois que je revenais de journée, j'en ai trouvé un devant la porte de la cuisine grande ouverte. Sur le seuil se tenait Mademoiselle Suzette. Ils parlaient, ils riaient ensemble. Je l'ai entendu, entendu de mes oreilles. C'est moi qui ai tenu le train ! Croiriez-vous ? Le garçon ne s'est nullement effrayé ; il ne s'est pas sauvé à toutes jambes. Avec le plus grand sang-froid il m'a répondu :

– Ne fais pas le méchant, mon vieux ; c'est trop bête à la fin et ce n'est pas cela qui veut me faire peur. On n'a pas affiché ni publié dans la commune que c'était interdit de parler à ta fille en plein jour. Suzette me plaît et je n'ai pas peur de tes menaces. Tiens-toi cela pour dit.

À cette réponse, Thelmy avait vomi feu et flamme suivant son habitude. Mais à quoi bon ? Le gars partit sans se presser et le vieux n'osa pas le toucher.

C'était un pauvre domestique d'une ferme voisine, mais un brave garçon, comme on n'en trouve pas beaucoup de nos jours.

---

[2] Dans le canton de Berne, on fait la visite à sa belle par la fenêtre de sa chambre. Le samedi est le jour officiel de ce rendez-vous. (note de l'édition d'origine)

On peut se représenter la rage du pauvre Thelmy quand il découvrit que les jeunes gens profitaient de son absence pour venir trouver Suzette, et que celle-ci, au lieu de les chasser à coups de fourche et de balai, leur parlait et riait avec eux.

– À quoi me sert de veiller la nuit mieux que le meilleur chien de garde, disait-il d'un ton lamentable, s'ils viennent de grand jour, pendant que je travaille chez les paysans ?

Dès lors ce fut un tourment continuel qu'il emportait avec lui de maison en maison. Au milieu de son travail, tout à coup cette pensée le prenait :

– Gage qu'il y en a maintenant un avec elle et qu'ils rient ensemble !

Que faire ? Il devait aller en journée coûte que coûte ; impossible de garder sa fille sous clef, car on ne cultive pas les légumes en chambre ; pas moyen non plus de la prendre en journée avec lui, à cause de la chèvre et du cabri, et s'il les avait amenés tous les trois chez les paysans, de quel œil l'aurait-on regardé ? Le voyez-vous partir le matin avec son ménage et son bétail, les poules fermant la marche ? Quel cortège peu réjouissant pour sa clientèle !

Quand il racontait ses peines aux voisins, il ne trouvait ni pitié, ni consolation :

– Thelmy, lui disait-on, ne fais pas le nigaud ! Il faut en prendre ton parti, ce n'est pas toi qui changeras le train du monde. De tout temps les filles et les garçons ont été ensemble et le bon Dieu ne les a pas créés pour autre chose. Si ta fille cause à un garçon, le beau malheur ! Supposé même qu'elle en fasse son mari, eh bien ! quoi ? Toi-même, n'as-tu pas pris femme ? Tu ne peux pas empêcher ta fille de se marier, à moins que tu ne crées le monde autrement qu'il n'est.

Ces réponses mettaient la mort dans l'âme de Thelmy.

– Il n’y a plus de religion au monde, se disait-il, il n’y a plus de braves gens. J’ai beau me plaindre, on me rit au nez. On me tourne encore en bourrique, au lieu d’avoir pitié de moi et de me consoler. Mais ça leur portera malheur. Je souhaite qu’il leur en arrive autant avec leurs filles. M’étonne alors s’ils prendront aussi les choses en riant. Il en est des braves gens comme des osiers : moins il y en a, plus ils sont mauvais.

Pendant longtemps on ne put faire aucun reproche à Suzette. Mais bientôt il en fut d’elle comme d’Ève au paradis. Les serpents commencèrent à rôder autour de sa personne et, chose triste à dire, le plus redoutable n’était autre que son propre père. Thelmy débitait toutes sortes d’horreurs contre les hommes :

– Ce sont des saligauds, des gueux ! ne cessait-il de répéter.

Quoi de plus naturel que de se mettre à les regarder pour vérifier la justesse de ses assertions ! Elle trouva alors qu’il avait énormément exagéré.

– Ils ne me semblent pas aussi mauvais qu’il veut bien le prétendre, se disait-elle.

Quand elle les eut examinés d’un peu plus près, elle trouva de jolis garçons dans le nombre.

– Ils me plaisent bien, pensa-t-elle, particulièrement le petit domestique de l’autre jour.

Elle alla aux informations et en apprit le plus grand bien :

– Ce n’est rien moins qu’un va-nu-pieds, lui répétait-on, et il a toutes sortes d’attentions pour sa vieille mère.

Force lui fut donc de le regarder encore davantage pour contrôler si l’on avait dit vrai ou si on l’avait trompée. Or, plus elle le regardait, plus il lui semblait qu’on ne l’avait pas trompée :

– Non, jamais je n'ai encore rencontré de figure aussi attrayante, se disait-elle. Ah ! si je devais avoir un garçon, je le voudrais avec ce visage. Ce serait certainement un soutien pour ses parents dans leurs vieux jours.

Le vieux Thelmy ne fut pas le seul serpent qu'on vit rôder autour de sa fille. Des couleuvres et des vipères arrivèrent siffler à leur tour leurs paroles tentatrices :

– Sors donc un peu et viens voir où l'on s'amuse dans les environs. Ou au moins promène-toi sur la grand'route à la rencontre du bonheur.

Le bonheur ! en quoi consiste-t-il bien pour les pauvres petites innocentes comme elle ? Écoutez, nigauds que vous êtes, je vais vous le dire. Il consiste à attraper un mari sans autre fortune que sa pipe, un grand floc à son bonnet, des jurons pleins la bouche et des dettes chez le marchand. Il consiste à n'avoir plus de maîtresse qui vous fait lever de bonne heure et toute la journée crie : « Allons ! Allons ! », à se coucher avec les poules, à cuire tout le dîner dans la même marmite pour être quitte de faire des plats à part, à blaguer d'une aube à l'autre sans souci du ménage. C'est parfait. Mais ce bonheur-là dure trois jours ou trois semaines, après quoi commencent les misères. Toujours plus d'enfants, toujours moins de pain, des habits qui tombent en loques, six jours par semaine les injures du mari et les plaintes des enfants, le dimanche des coups en guise de cadeau, et finalement on s'en va mendier à peine vêtue, on couche, hiver comme été, sur la paille, on est glacé le jour et la nuit, sans pouvoir se réchauffer, jusqu'à ce que la mort arrive qui vous glace tout à fait. Alors, au moins, on ne sent plus le froid et on n'erre plus sur les routes couvertes de neige, sans bas et dans de mauvais souliers, à la recherche de pauvres croûtes de pain. Voilà le bonheur qui attend les jeunes filles en quête d'un mari sur les grands chemins.

Suzette ne se laissa pas entraîner à rôder. Elle ne s'enfuit pas non plus de chez son vieux père. Mais quand, le dimanche,

assise sur le seuil de la porte, elle faisait paître ses chèvres en surveillant les poules, ses pensées prenaient une autre direction :

– Le monde doit être autrement gai que la Combe-Noire. Je ne voudrais pas y vivre, non ; j'aimerais seulement le guigner de loin, pour savoir un peu ce qui s'y passe.

Quand son père dormait ou qu'il inspectait ses osiers, souvent il lui vint à l'idée de s'esquiver :

– Si j'allais voir danser !

Mais penser et oser, c'est une autre affaire. Gare les coups en rentrant ! Du reste, ni pour or, ni pour argent, elle n'eût fait du chagrin à son père. La jeune fille l'aimait de tout son cœur et ne se serait pas consolée de sa mort. Le père, de son côté, aimait bien son enfant, mais sans s'en rendre compte, à sa manière. N'était-elle pas son trésor, son bien le plus précieux ? Les ennuis même qu'il lui suscitait provenaient d'un amour trop exclusif. Ah ! il n'aurait pas fallu la lui prendre ou lui proposer de la partager avec un autre ! Le vrai avare, celui dont l'argent est le dieu, n'en tire ni vanité, ni orgueil. Il fait le pauvre et crie toujours misère. Thelmy n'en agissait pas autrement avec Suzette. Il ne ressemblait pas à certains pères et surtout à certaines mères qui cherchent, par tous les moyens possibles, à se débarrasser de leurs filles pour les rendre heureuses, je veux dire pour leur trouver un mari. Que la destinée est capricieuse ! À Thelmy, chacun essayait de lui prendre son enfant ; mais quant aux autres, personne ne songe à leur progéniture. Ainsi va le monde. En général, nul n'obtient ce qu'il souhaite le plus ardemment.

* * *

Il y a des époques de l'année où on ne vend pas une seule corbeille dans les villages. Les fabricants sont bien forcés d'aller à la foire de Berne pour s'en débarrasser. Un beau matin Thelmy partit avec sa fille. Il se dit :

– En la prenant avec moi, au moins je sais ce qu'elle fait. Personne ne la surveillerait à la maison. La voisine, qui doit avoir l'œil sur elle, s'en va aussi à la foire.

Suzette l'accompagna volontiers à la ville. Si elle n'était plus dans le même ravissement qu'autrefois, elle voyait cependant beaucoup de choses auxquelles elle pensait souvent dans sa solitude ; et si la soupe ne lui paraissait plus provenir en ligne directe de la table du règne de mille ans, elle lui faisait encore plaisir. D'ailleurs, après une bonne vente, le père se payait le luxe d'un morceau de viande et d'une boisson simulant le vin. Par ci, par là, notre homme s'accordait de petits extra, comme si sa bourse le lui permettait mieux qu'auparavant, mais si par malheur quelqu'un avait l'air de le remarquer, il vivait d'autant plus chichement les jours d'après.

Celui qui se trouve sur une grand'route un jour de foire, ne manque pas d'apercevoir bien des choses intéressantes et de faire bien des réflexions. Il a devant lui une image du cours de la vie. Les uns volent à leurs affaires, comme emportés par un aimant ou un tourbillon. D'autres marchent posément, évitent les pierres, cherchent le meilleur côté de la route, raccourcissent le trajet en parlant à Pierre, Jacques ou Jean. On lit sur leurs visages satisfaits qu'aujourd'hui tout leur réussira. Des troisièmes se traînent lentement et péniblement. Ils aimeraient bien courir, mais impossible, il y a si longtemps qu'ils marchent par monts et par vaux. Ils tremblent d'arriver trop tard pour faire de bonnes affaires et restent quand même en arrière. Comme ils regardent les voitures qui les devancent, les uns d'un air triste, les autres avec une sourde colère !

– Fais seulement trotter ton cheval, pensent-ils. En avant ! Tu n'en arriveras que plus vite à la porte de l'enfer. Alors, tu seras tout aise de marcher en ma compagnie, si tu sais encore cela. Moi aussi j'aurais hâte d'atteindre l'auberge pour m'y reposer. Mais il me faut encore peiner longtemps, et je n'ai pas même un sou pour me payer un petit verre.

Ainsi marmotte plus d'un ouvrier. Quand passe une voiture, il esquisse à sa fantaisie la vie de celui qui conduit, mêlant à ses remarques force jurons. Un compagnon de route se joint-il à lui, nos deux hommes entament une conversation des plus édifiantes, échangent leurs confidences sur le prochain et l'envoient faire pendre.

Thelmy et Suzette appartenaient à la catégorielles pauvres piétons attardés. Pourtant ils ne se trouvaient pas malheureux et n'accusaient pas le ciel de leur sort. Ce jour-là, il ne manquait qu'une chose au bonheur de Thelmy, c'était de ne pas rencontrer d'hommes sur la route. Quant à Suzette, elle paraissait être aux anges. De bonne heure, ils arrivèrent en ville et par là évitèrent cette partie dangereuse de l'humanité qui s'appelle les jeunes gens.

Thelmy dut subir plus d'un horion de la part des citadines, mais il s'en dédommagea en ne se laissant pas marchander. Pendant ce temps, Suzette faisait de meilleures affaires que son père. Comme de juste, on préférait son frais minois à la mine rébarbative du vieux. Souvent, en passant d'un étage à l'autre, elle entendit cette remarque, toute à son avantage :

– Quelle jolie fille ! Certes, elle ferait de l'effet si elle était bien mise !

– Ne parle pas si haut, de peur qu'elle ne t'entende, répondait la voisine. Elle pourrait avoir l'idée de se fixer en ville, et ça ferait une rien du tout.

Qui sait ce qu'elle serait devenue, celle qui parlait de la sorte, si elle avait été jolie ? Mais elle en était bien loin.

Si Thelmy se fâchait à l'occasion contre les femmes de la ville, il détestait encore bien davantage les gendarmes.

– Il n'y a pas de race plus inutile sur la terre, s'écriait-il. Ce qu'ils devraient empêcher, c'est eux qui le font. Les jours de marché, par exemple, ne devraient-ils pas veiller à ce que le

chemin ne soit pas barré, pour permettre à chacun d'aller et venir librement ? Or c'est justement eux qui interceptent la circulation. Nous autres pauvres diables, il ne faudrait être nulle part. Quand ils voient un vieux comme moi, ils le tarabustent de toutes manières. Pour eux, on n'est jamais à la bonne place. Une de ces pestes m'a déjà insulté trois fois aujourd'hui pour des riens, oui, pour rien du tout. Ce n'est pas tout. Est-ce que mon individu ne se plante pas devant ma fille, Dieu sait combien de temps ? Il bouche la vue aux gens, empêche Suzette d'aller faire la pratique et lui conte fleurette. Elle est toujours à la bonne place, elle !



La belle enfant en porta naturellement la peine. De tout le jour Thelmy ne lui dit pas une bonne parole, et se hâta

d’expédier le dîner à l’auberge. Il ne lui laissa pas le temps de manger et la pauvrette en eut les larmes aux yeux.

– Si au moins j’étais déjà à la maison ! se disait-elle, je pourrais calmer ma faim.

– Si au moins nous étions déjà à la maison ! se disait Thelmy. Je me garderai bien de ramener de si tôt la fille au marché, pour que les gendarmes la reluquent les uns après les autres.

Comme tous les deux avaient hâte de rentrer, ils furent en un clin d’œil hors de la ville, mais de tout le trajet ils n’échangèrent pas dix mots.

Les jours de foire, on danse dans tous les villages et l’on s’en donne à cœur joie. Partout où flotte une enseigne au vent, on ouvre les fenêtres, de peur que les violons et les trépignements des valseurs ne fassent sauter la maison. Le père et la fille passèrent rapidement devant toutes les guinguettes, sans s’arrêter. La musique ne jouait pas à leur intention. Quel supplice de Tantale pour les jeunes filles qui n’osent pas entrer et qui doivent regarder du dehors, surtout si elles ont un cœur sensible où il y a place pour bien des amoureux, et si à chaque auberge elles se disent :

– Je pourrais bien en trouver un ici !

Suzette n’avait encore jamais assisté à une danse :

– Je ne sais pas valser, disait-elle, je ne pourrais jamais apprendre et, au fond, je n’y tiens pas beaucoup.

Si j’essayais, le père serait capable de me…

Elle ne savait pas qu’il en est de la danse pour les jeunes filles, comme de la natation pour les petits chiens. Jetez-les à l’eau et vous verrez qu’ils s’en tireront à merveille. Suzette n’eut pas trop mal au cœur en passant devant les auberges où jouaient les violons, mais, malgré elle, son pas se ralentissait, car la musique lui plaisait infiniment.

Déjà ils avaient fait la moitié du chemin, déjà ils avaient dépassé une nouvelle enseigne, quand tout à coup un jeune homme sortit et s'empara de Suzette, sans plus de façon :

– Tu vas venir en danser une avec moi, s'écria-t-il.

Et, suivant les us et coutumes de la contrée, il l'entraînait déjà à l'auberge. La jeune fille se défendait, le vieux rugissait de colère :

– Veux-tu bien la lâcher, espèce de chenapan !

Et il se mit aussi à la prendre à bras le corps. Vous auriez dû les voir tirer chacun de leur côté et s'injurier à qui mieux mieux. C'était un spectacle à mourir de rire.

Ces incidents-là se passent tous les jours dans les danses de village et on n'y fait pas autrement attention. Quand les garçons manquent de filles, ils vont à la recherche de toutes celles qu'ils peuvent trouver. C'est l'usage. Elles se défendent pour la forme, car elles ont bien peur que les garçons ne prennent la chose du mauvais côté et ne les laissent sur la rue. Il arrive parfois que deux garçons se disputent la même fille jusqu'à se mettre les habits en lambeaux et à s'arracher bras et jambes. Parfois aussi une danseuse tient à rentrer chez elle. Alors il faut les voir la tirer de toutes leurs forces. Un étranger croirait vraiment qu'ils ont reçu l'ordre de la ramener morte ou vive.

Ce jour-là, l'affaire avait été plus ou moins concertée d'avance. Coûte que coûte, ils voulaient faire entrer Suzette dans la salle de danse pour porter un défi au vieux. De toutes les fenêtres on se mit à crier :

– Benoît, défends-toi bien, ne la lâche pas ! Tire bravement ! Es-tu une patte mouillée pour ne pas avoir raison du vieux ?

Et Benoît s'y mit de toutes ses forces.

– Défendez-vous tant que vous voudrez ! criait-il à Suzette et à son père, j'ai juré d'amener la fille à l'auberge, et vous n'y changerez rien.

Il finit par les traîner tous deux à la remorque, à la grande joie des spectateurs. On criait toujours depuis les fenêtres :

– Lâche donc, vieux ! Aujourd'hui, tu n'y pourras rien. Mais tu vas arracher à ta fille les bras du corps. Entre avec elle, parbleu ! On te donnera à boire tant que tu voudras. Tire toujours, Benoît, et si tu n'en viens pas à bout, nous allons t'aider.

– Pas besoin, répondait Benoît.

Sur ce, il fit un effort inattendu. Le vieux dut lâcher prise, bon gré, mal gré ! Il s'en fallut d'un cheveu que le jeune homme et la jeune fille ne fissent la culbute. Un bruyant éclat de rire retentit. Benoît en profita pour entraîner rapidement la jeune fille, si difficilement conquise, dans la salle de danse.

Le vieux resta en bas, jurant, accablant de ses malédictions cette turbulente jeunesse, les traitant de canailles et de brigands, sans s'apercevoir qu'il jouait gratis la comédie, pour le plus grand gaudissement du public.

Alors la femme de l'aubergiste se mit de la partie. C'était une personne énergique, ayant le cœur sur la main.

– Vous vous croyez des fils de paysans bien élevés, et c'est ainsi que vous tourmentez un vieillard. Ce n'est guère spirituel, ma foi. Je vous aurais cru trop fiers pour vous conduire ainsi en malotrus, dit-elle à cette jeunesse emportée.

Puis, apercevant un gendarme, elle l'apostropha de la belle manière :

– À quoi servez-vous, oiseaux de malheur ? Quand on a besoin de vous, on ne sait où vous vous cachez. Au lieu d'empêcher les querelles, c'est encore vous qui les excitez.

Et se tournant vers Thelmy :

– Monte seulement, vieux. Tu boiras un verre, comme on te l'a offert. Permets à ta fille d'en tourner une ou deux, après quoi ils te laisseront repartir. Compte sur ma parole. Je veux assez mettre de l'ordre par là-haut, moi !

Thelmy monta donc avec la femme de l'aubergiste. Arrivé dans la salle, il aperçut, à son grand désappointement, Suzette en train de danser. La jeune fille eût été vraiment bien embarrassée de dire comment cela s'était fait. Sauf respect, il en avait été d'elle comme du jeune chien qu'on jette, pour la première fois, à la rivière. Quand le violoneux s'était mis à jouer, les jambes de Suzette avait battu la mesure… et en avant !

On accueillit Thelmy très cordialement. De tous côtés on lui offrit un verre et on le fêta à qui mieux mieux. Les jeunes gens essayèrent de lui faire oublier le chemin du retour, en lui portant des santés. Le truc ne réussit pas. Thelmy n'était pas un veau de l'année passée, ni aussi bête qu'on le croyait. Sans doute, il acceptait volontiers un verre qui ne lui coûtât rien. Cette faiblesse, il la partageait avec bien d'autres gens. Mais pas moyen de se jouer de lui : il ne tenait nullement, du reste, à être le dindon de la farce. Thelmy but donc à sa soif et jugea trois danses plus que suffisantes. Après quoi il voulut emmener sa fille et partir. Ah ! bien oui ! On lui rit au nez et la lutte recommença de plus belle.

En entendant son père l'appeler, la jeune fille s'arrêta court, lors même qu'elle se trouvait au beau milieu d'une danse. Elle ne consentit plus à faire un pas et se prépara à quitter la salle. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Benoît qui se garda bien de la lâcher. Notre homme comptait sans la femme de l'aubergiste qui intervint sur ces entrefaites et lui cria :

– Quand c'est assez, c'est assez ! Donne la fille au vieux, comme je le lui ai promis ; je veux qu'il l'aie. Gare au premier qui la touchera ! Je tape dru et j'administre facilement double

volée. Il ne faudrait plus que cela que, chez moi, les gens ne pussent pas entrer et sortir à leur idée.

– Eh ! la femme, lui cria-t-on de tous côtés, on t'aurait cru plus d'esprit. Depuis quand a-t-on l'habitude de danser avec une fille et de la laisser partir le gosier sec ? Pas un garçon ne se le permettrait, surtout s'il a en poche du bel argent sonnant.

– Oh ! j'aurais souvent préféré m'en aller, le gosier sec, plutôt que d'accepter un verre de gaillards comme vous, répondit la femme de l'aubergiste.

Ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter :

– Je pense qu'il faut encore aller vous chercher cette bouteille.

Une fois la bouteille bue, le vacarme recommença de plus belle. Pour tout l'or du monde, Benoît ne voulait pas lâcher la fille :

– C'est à présent qu'il fait beau ! Toujours boire, ça creuse l'estomac, on va manger un morceau, que diable ! L'hôtesse aura bien quelque chose de bon à nous servir. Il faut qu'on s'amuse aujourd'hui, je n'en démarre pas.

Suzette pleurait, Thelmy sautait de rage, Benoît débitait son vocabulaire le plus choisi à l'adresse du vieux, tout en essayant de retenir la jeune fille à la force des poignets.

Mais, pour la seconde fois, la femme de l'aubergiste parut à la porte. Elle vous attrape notre Benoît dans les tenailles de ses mains et vous l'envoie rouler, comme une quille atteinte par une boule, au milieu des spectateurs riant à se tenir les côtes.

– À présent, vieux, empoigne ta fille et décampe au plus vite. Et que pas un ne s'avise de les toucher ou de les tarabuster, sans quoi il pourrait lui en cuire !

Grâce à cette intervention énergique, le vieux put se retirer tranquillement avec sa progéniture. On a peine à se représenter la poigne de nos femmes d'auberge. Leurs maris, par contre, ne sont, d'habitude, que des mazettes.

Une fois dehors, le vieux détala à toutes jambes, la rage au cœur. Ses yeux lançaient des flammes comme un volcan de Sicile ou, si vous préférez, comme un dragon de l'enfer. Il vomissait injure sur injure contre le ciel et la terre, sans oublier sa fille, naturellement.

– Faut-il que tu sois dévergondée quand même ! lui cria-t-il, une fois au bout de son chapelet.

– Mais, père, je n'ai pas pu faire autrement. Tu sais bien que je me suis défendue jusqu'à la dernière.

– Oui, oui, pour la forme, race de vipères ! Si tu avais voulu, tu te serais raidie comme une bûche de hêtre, et le diable lui-même aurait bien dû te lâcher.

Un vieux comme Thelmy, qui a soixante ans passés et qui se tient raide comme un échalas, peut en parler à son aise. Il ne sait pas qu'il est tout à fait impossible à une jeunesse de dix-huit ans de se raidir quand un violoneux entonne un air de valse et qu'un Benoît vous prend par la taille.

La jeune fille était agitée par des sentiments bien divers, à la fois doux comme le miel et amers comme la rhubarbe. Les gronderies de son père lui faisaient de la peine et la grossièreté de Benoît la chagrinait.

– Qui aurait cru, se disait-elle, qu'un si gentil garçon se conduirait de la sorte ?

Mais à cette pensée le souvenir du violoneux la mettait aux anges, les accords de son instrument agitaient tout son être et les pieds de la belle enfant marchaient en cadence. Elle se trouvait dans une étrange situation. Ses yeux pleuraient, ses pieds

dansaient, et les uns et les autres semblaient avoir perdu tout rapport entre eux.

* * *

C’est ainsi qu’ils arrivèrent à la maison. Sans se le faire dire, Suzette reprit bravement son humble besogne à la cuisine et à l’écurie. Nous ignorons si les chèvres furent contentes ou non de ses soins, car elles n’ont pas fait parvenir leurs plaintes jusqu’à nos oreilles. Mais ce que nous savons, c’est que Thelmy ne le fut pas du tout. Il tempêta de plus belle contre son enfant, et, il faut le reconnaître, à juste titre cette fois. Le café ressemblait à s’y méprendre à de l’eau chaude. Elle avait bien oublié d’y mettre la poudre. Aussi sortit-il tout blanc de la cafetière, quand elle le lui versa. Les pommes de terre frites étaient noires comme un chapeau de feutre, sans sel, ni graisse. Quant au lait, on n’avait jamais entendu parler d’une boisson semblable. Par étourderie, Suzette n’avait-elle pas mis dedans le sel et le beurre destinés aux pommes de terre frites !

On peut penser que le pauvre Thelmy affamé ne fit guère, ce soir-là, un festin d’ambassadeurs.

– Puisqu’on me traite de la sorte, je pars à l’auberge, s’écria-t-il. Tant pis si ce n’est pas mon habitude. Je vais me rattraper sur quelque chose de mieux et dire aux gens comment on me traite. C’en est trop. Il faut qu’on sache quelle fille j’ai !

Mais, par bonheur, une autre idée lui vint en même temps à l’esprit :

– Le diable, se dit-il, a été de tout temps un malin, il doit l’être encore ou il a bien changé. Gage qu’il a donné un rendez-vous à Benoît et à Suzette.

Au lieu de sortir, notre homme apaisa sa faim de loup avec un morceau de fromage et une goutte de lait cru. Tout en mangeant, il guetta, sans avoir l’air de rien, de quel côté sa fille dirigeait les yeux, pour s’assurer si elle attendait quelqu’un ou non.

Par hasard, elle regardait vers la porte. Quel indice ! Un moment après, quand elle lui dit :

– Père, je monte me coucher, je suis fatiguée et déjà tout endormie.

Alors il n'en resta plus aux soupçons. Cette fois la chose était plus que sûre.

– Attends, coquine, ce n'est pas toi qui me donneras le change. Thelmy est plus malin que tu ne crois. Demain, tu auras de mes nouvelles. Je te ferai passer ta coquinerie à coups de poings dans le dos, marmotta le rusé compère.

Et le vieux fit le malin. Il se cacha au milieu des sept perches de haricots, d'où il pouvait surveiller portes et fenêtres, et se mit à guetter comme le chat guette la souris, se disant à part lui :

– Allez seulement, le vieux Thelmy est moins nigaud que vous vous le figurez. On en mettra de la poudre dans votre café et du sel dans vos pommes de terre rôties...

Il resta immobile au milieu de ses perches à haricots, comme une bûche de hêtre..., sans qu'il eût, du reste, trop de peine pour cela, car dame Nature l'avait ainsi bâti. Il dressa les oreilles, comme un lièvre dans un carré de choux. À chaque instant il croyait entendre quelque chose, devant, derrière, à droite, à gauche. On foulait l'herbe,... on marchait sur la route, quelqu'un se glissait à pas de loup,... n'a-t-on pas toussé ? Bref, il entendit tous les bruits possibles, mais personne ne vint.

Le pauvre diable commença à frissonner. Soudain cette idée lui traversa le cerveau :

– L'oiseau pourrait bien être déjà dans la cage.

Et il prêta l'oreille plus attentivement. Effectivement, on parlait à l'intérieur. Thelmy se glissa jusque derrière la porte, comme une araignée quand elle aperçoit une mouche

s’approcher de sa toile en bourdonnant. Il se tint coi pour écouter, prêt, si c’était Benoît, à lui administrer une volée de coups de bâton. Malheur à lui, si je l’attrape, pensait-il. Rira bien qui rira le dernier.

Il ne comprit rien jusqu’à ce qu’il fut tout près. Alors il entendit Suzette fredonner :

– Vio, vio, vio, de la violinette, vio, vio, vio de la violina…

La brave fillette dansait en rêve, et répétait les airs du violoneux, heureuse comme un pinson. Peu s’en fallût que le brutal ne lui fît un mauvais parti et ne lui demandât compte de ses pensées amoureuses. Sans le moindre égard il la réveilla en sursaut, et lui fit une de ces admonitions où il n’oubliait ni le sel, ni le poivre. Mais il en fut pour ses frais. À peine venait-il de se réinstaller au milieu de ses perches à haricots que la jeune fille fredonnait de nouveau dans sa chambre :

– Vio, vio, vio de la violinette…

L’âme de l’enfant était dans le ravissement, pendant que le vieux se gelait dehors et jurait comme un Turc… pour avancer à quoi ?

* * *

Benoît se garda bien de se montrer cette nuit-là. Certes, l’envie ne lui en manqua pas, mais ses jambes refusèrent leur service. Après le départ de Suzette, il s’était grisé comme un Polonais. Plus moyen de trouver son chemin, plus moyen d’en trouver un quelconque. Il aurait été bien embarrassé de dire quand et comment il était rentré à la maison.

Lorsqu’il revint à lui le lendemain, quel poids pesait sur sa conscience ! Il se reprochait sa conduite à l’égard de Thelmy, ainsi que les injures dont il l’avait gratifié. La jeune fille et la maisonnette de la Combe-Noire hantèrent son esprit tout ce

jour-là. Suzette lui plaisait énormément. Il la trouvait modeste, adroite, active et bien jolie, ma foi !

– Oui, oui, c'est un joli brin de fille, se disait-il, et avec cela quel ordre dans sa personne et dans son ménage ! Sans compter qu'elle héritera de toute une maison. (Benoît ne faisait pas entrer en ligne de compte les trous du toit). Pas de loyer à payer, un petit jardin pour les légumes… ce serait un bon commencement, ma foi.

Quand on veut obtenir une fille, le meilleur moyen n'est pas de maltraiter son futur beau-père. Benoît songea à réparer ses torts. Mais comment ? Voilà ce qui lui donnait du fil à retordre. Enfin il lui vint une idée. Il prit à sa patronne quelques vieilles corbeilles en mauvais état et, après son travail, se mit en route pour la Combe-Noire. Il trouva le vieux assis sur le banc devant la maison. La jeune fille était près de lui, sur une marche de l'escalier qui conduisait à la chambre haute.



– C'est la patronne qui m'envoie, dit-il pour entrer en matière. Voici quelques corbeilles à raccommoder. J'aimerais bien que vous regardiez si elles en valent la peine.

Et sans autre forme de procès, il s'assit sur le banc à côté du vannier.

Dès que le vieux eut pris entre ses doigts les débris de corbeilles, il entra dans une violente colère. Sa rage se déchaîna d'abord contre les femmes de paysans :

– Toujours les mêmes, des pingres, d'ignobles ladres ! Il faut que je raccommode leurs saletés, et si je demande plus de deux liards, on me dit des sottises. Et j'y perds plus de temps qu'avec une corbeille neuve de dix sous. Voilà comment on traite le pauvre monde ! Après l'avoir saigné à blanc, on veut encore l'écorcher.

Quand notre homme eut bien examiné ce que Benoît lui apportait, sa colère changea de direction :

– Écoute, garçon, une paysanne tant soit peu intelligente n'aurait jamais eu l'idée de t'envoyer avec une misère pareille. Or ta patronne est une femme de tête. Espèce de gredin ! Tu as envie de reprendre les affaires où tu les as laissées hier. Tu me prends pour un nigaud, mais tu te trompes. S'il t'en faut décidément un, taille-le dans un morceau de bois ou bien regarde-toi dans la glace. Quant à Thelmy, laisse-le en paix, sans quoi il pourrait t'en cuire. Prends ta marchandise et décampe ! Que tu n'aies plus le malheur de paraître sous mon toit, ou bien...

Benoît ne quitta pas sa place et dit tranquillement :

– C'est vrai et ce n'est pas vrai, ce que tu dis là. La patronne effectivement ne m'a pas remis ces corbeilles. Je me suis mis en route de mon propre chef et sais-tu pourquoi ? Je voulais déjà venir le soir de la foire, mais j'ai mieux fait de renvoyer, car j'étais ivre comme je ne l'ai jamais été, comme un Polonais, il faut l'avouer. En pensant à la scène de l'auberge, je me suis dit en moi-même : « Tu n'as été qu'un malotru ». Et j'en ai eu du chagrin. Vois-tu ? Je n'ai pas agi intentionnellement, ni par méchanceté. Si j'ai dépassé les limites, c'est qu'on se connaissait un peu. Pourquoi ne te l'avouerai-je pas ? Ta fille me plaît un tantinet et il me semble que nous nous convenons à merveille. Tous deux nous sommes jeunes et pas trop laids ; tous deux nous ai-

mons le travail. Elle aura une maison, moi je n'en aurai pas. Elle a encore son père, moi j'ai encore ma mère, des vieux qui, en fait de beauté, n'ont rien à se reprocher. Si vous vous mariiez ensemble, je n'aurais plus à payer de loyer pour ma mère. Elle tiendrait le ménage et pendant ce temps la jeune fille gagnerait de l'argent. De cette manière, nous aurions bientôt un petit pécule et nous pourrions soit acheter du terrain, soit reconstruire la maisonnette, car elle vient terriblement en bas. Si tu m'accordes ta fille, elle n'aura rien contre, j'en suis sûr. Ainsi, vieux, ne me fais pas languir et dis moi que c'est en règle. Pour le travail, je ne le cède à personne, et, économe, je le suis. Si hier j'ai bu un coup, ne t'en tracasse pas. Cela ne m'arrive qu'une fois ou deux par an, jamais plus. La mère est très regardante, elle ménage la graisse dans la soupe, dans le légume et partout. Une femme comme elle trouverait du poil sur un œuf et sois sûr qu'elle t'économisera bien des écus par an. Vois-tu ? Tu es vieux comme les rues et on ne fait pas deux âges. Nous tiendrons tes affaires en ordre ; nous ne te regarderons pas comme un chien, ainsi que cela se pratique dans trop de familles ; tu seras toujours pour nous le grand-père, que tu sois content ou mécontent, malade ou bien portant. J'ai pensé que tu serais bien aise de voir ta fille casée avant de t'en aller. C'est pourquoi je me suis dit : « Thelmy me donnera Suzette. Elle sera mieux avec un pauvre diable comme moi qu'avec un chenapan qui aurait mille écus, et du reste, moi je ne suis pas non plus sans rien ». Qu'en penses-tu, Thelmy ? Pas vrai, tu me donnes ta fille ?

– Oui, oui, donner ma fille à un gueux comme toi qui n'est bon qu'à tourmenter les autres et qui commence par me traiter en imbécile, oui, oui, tu peux y compter ! Ma maison te tape dans l'œil et, par dessus le marché, tu tiendrais assez à me colloquer ta mère avec son nez à tabac. Il ne faut pas te gêner. Ma fille n'a pas besoin d'un mari ; nous voulons bien nous charger d'avaler les légumes que nous plantons et nous n'irons pas chercher pour cela un pique-assiette et un saligaud, comme toi. Maintenant décampe et prends ta marchandise avec toi, sans quoi je te la lance à la tête.

Benoît revint à la charge :

– Un gendre, vois-tu, est bien commode de toutes façons, tu ne peux plus t'en passer. Ne vaut-il pas mieux choisir celui qui vient au grand jour plutôt que celui qui se faufile de nuit avec de mauvaises intentions ?

Et il ajouta en manière de conclusion :

– Demande seulement à ta fille. Elle te dira si elle veut ou si elle ne veut pas.

Mais Thelmy se garda comme du feu de demander à sa fille : « Veux-tu ou ne veux-tu pas ? »

Ce jour-là, Benoît ne réussit qu'à rendre sa cause encore plus mauvaise et à faire croire qu'il était de connivence avec Suzette. Quand il partit, c'était le moment, sans quoi Thelmy allait le prendre par les épaules. À peine avait-il fait quelques pas que le vannier lui cria :

– N'oublie au moins pas de dire à ton sale panier percé de mère que si elle veut un homme, il faut qu'elle en fasse faire un tout exprès. Pas de risque qu'elle en trouve un autre.

Alors Benoît se retourna et rendit injure pour injure :

– Tais-toi seulement, vieux. Un jour viendra assez où tu appelleras Benoît à grands cris, mais tu pourras le siffler longtemps avant qu'il revienne, voleur d'osiers que tu es !

* * *

Suzette avait assisté à cette scène, mais sans oser dire le moindre mot. Thelmy, de son côté, se garda bien de demander à sa fille après le départ du garçon :

– Voyons, ai-je bien agi, dis ?

Il la traita comme si elle était de connivence avec Benoît :

– Tu n'es qu'une gueuse, une sale coureuse ! N'être pas encore sèche derrière les oreilles et vouloir un mari ! Pouah ! Quelle enragée ! Il te faut boire de l'eau de choux pour te faire passer ces lubies. N'aie pas le malheur d'en regarder encore un, sans quoi je te boucherai les yeux avec de la poix, du tabac à priser ou ce qui me tombera sous la main. Tu fais les yeux doux aux garçons ; tu restes des heures de temps à les regarder, la bouche ouverte. Il n'y a rien de tel pour t'en guérir que de t'enfoncer une tabatière pleine de tabac dans la gueule. J'aimerais bien savoir ce qu'on ferait d'un imbécile de gendre, dans une cabane où deux personnes peuvent à peine se retourner. Voilà plus de dix ans que la mère est morte, on a pu s'en passer pendant tout ce temps. Pourquoi en faudrait-il un tout à coup, un de ces drôles qui mangent comme quatre, sont toujours au chemin et ne savent que faire perdre le temps aux autres ? Nous n'avons pas besoin de gendre, on peut faire seuls. Depuis de longues semaines, la chèvre donne à peine du lait pour nous. Que ferions-nous avec un veau pareil ?

Thelmy jugeait les choses à ce point de vue là. Nous ne surprendrons personne, surtout pas nos aimables lectrices, si nous leur disons que Suzette partait d'un point de vue absolument différent. Benoît et la danse s'étaient installés dans sa petite tête, ils s'y promenaient à leur aise et en avaient expulsé toute autre pensée, tout autre sentiment. Dix-huit ans à peine et attraper un homme, quand à soixante-dix ans plus d'une pauvrette n'en a pas encore trouvé un ! Oh ! une fois mariés, ils iraient ensemble à la foire, ils danseraient ensemble au retour… vio, vio, vio de la violinette ! Plus de vieux grincheux pour mettre les bâtons dans les roues ! On s'en donnerait à cœur joie.

On le voit, Suzette n'aurait pas été, comme son père, embarrassée du gendre de ce dernier. Mais il était bien question de cela ! Il ne fallait pas songer à un mari, car Thelmy n'en voulait à aucun prix. Adieu la foire ! Adieu la danse au retour ! Comme elle en eut du chagrin, la pauvre enfant ! Comme elle versa

toutes les larmes de ses yeux ! Benoît ! Benoît ! Ton nom dès lors ne quitta plus ni ses lèvres, ni son cœur !

– On se serait si bien entendu, les deux, se disait-elle souvent. Plus j'y pense, plus je le crois. Il est vrai que sa mère ne me plaît qu'à moitié, mais lui, quel gentil garçon ! Pour sûr, il nous aurait été très utile. Qu'importe s'il ne sait pas le métier. Je le lui apprendrais bien, moi.

Jusqu'à ce jour, Thelmy n'avait pas eu de motif de se plaindre de Suzette. Au contraire, il en avait de sérieux pour remercier le ciel de lui avoir donné une fille pareille. N'était-ce pas son appui, son bras droit, le rayon de soleil de sa vieillesse !

Dès lors les choses commencèrent à changer. Autant que nous sommes renseignés, elle ne fit rien de mal, mais ses pensées étaient ailleurs, elles s'envolaient pour des pays inconnus. Une fois elle oubliait une partie de son ouvrage ; une autre fois elle le faisait à rebours, ce qui rendait le vieux furieux. Elle brûlait le dîner, elle ne trayait pas les chèvres, elle mettait les deux anses d'une corbeille au même côté… oui, n'allumait-elle pas son feu avec des osiers ?

Ce n'est pas tout. La jeune fille commença à prendre mauvaise mine, à se fatiguer, à éclater souvent en larmes, si bien que le vieux crut qu'elle tombait malade.

Il alla consulter une voisine âgée, qui le rassura :

– Il ne faut pas y faire attention, lui dit-elle. Cela arrive souvent chez les jeunes filles, mais bientôt il n'y paraîtra plus. Je ne connais rien de tel que de boire sur de la barbe de bouc. C'est souverain pour des cas pareils.

Et à tous ses ennuis Suzette dut ajouter celui de boire sur de la barbe de bouc. Quel goût affreux ! La tisane n'opéra pas miraculeusement, bien au contraire. Moins elle opérait, plus le vieux se montrait méchant :

– Tu en bois trop peu, disait-il, sans quoi elle te ferait du bien. Je te dis que c'est merveilleux. Veux-tu ou ne veux-tu pas ?

Pour la barbe de bouc il disait :

– Veux-tu ou ne veux-tu pas ?

S'il avait fait la même question pour le gendre, sans doute qu'il aurait mieux réussi.

Suzette vit-elle à cette époque Benoît et purent-ils se parler ? Nous ne le savons pas, mais tout nous porte à le croire. Voici, par exemple, ce qu'une voisine osa affirmer :

– Je ne les ai pas précisément vus ensemble. Cependant Suzette part, tous les matins, pour un certain endroit, à la recherche de fourrage et de barbe de bouc. Mais il n'y croît rien du tout, ni pour les chèvres, ni pour les vanniers, et le simple bon sens dit qu'on ne peut pas chaque jour trouver quelque chose au même endroit. De là on voit très bien la ferme où Benoît est en service et on descend facilement au village. Voilà qui me paraît drôle !

Pas à nous, Madame, car nous connaissons par le menu les jeunes filles de dix-huit ans. Quand la chambre d'une de nos péronnelles a trois fenêtres, dont l'une regarde du côté de la maison de son amoureux, naturellement c'est à celle-là qu'elle ira s'établir de préférence, lors même qu'elle n'a aucun espoir de pouvoir faire la causette avec lui. Elle se figure qu'elle aura la chance d'apercevoir une jambe ou un pan de l'habit du bien-aimé ! Quel objet agréable pour ses pensées ; du reste, cela ne fait de mal à personne.

* * *

Quoi qu'il en soit, le second dimanche du mois d'août, Suzette se trouvait assise devant la maison. Elle s'ennuyait terriblement et son petit cœur battait bien fort.

Les habitants de la Combe-Noire ne jugeaient pas de leur devoir d'assister régulièrement au service divin.

Si tous les dimanches de l'année, disaient-ils, il fallait mettre ses beaux habits, on devrait s'en racheter trop souvent des neufs.

Thelmy s'y rendait encore quelquefois, mais seulement pour forcer sa fille à rester à la maison. Il la voyait d'un très mauvais œil se mettre en route, le psautier à la main. Aussi lui suscitait-il tous les empêchements possibles :

– On devrait interdire l'église à tous les célibataires ! s'écriait-il. Nos moineaux n'y vont pas pour entendre la parole de Dieu, mais pour se faire de l'œil pendant le sermon. Ça amène toutes sortes de vilaines choses dont on n'a pas mal d'exemples.

Suzette ne se livrait guère non plus à des lectures pieuses et Thelmy ne lui en donnait pas l'exemple. Ils possédaient une Bible, sans doute, mais sans ressentir un grand attrait pour elle. Le proverbe dit bien vrai : « L'appétit vient en mangeant. » Il faut apprendre à lire de bonne heure, pour savoir bien lire. Quand il faut épeler la moitié des mots, quelle joie voulez-vous trouver dans une lecture !

Le matin du dimanche, Suzette n'avait pas mal de besogne sur les bras. Elle mettait un peu plus de temps que les autres jours pour se laver et se peigner et soignait bêtes et gens un peu mieux qu'à l'ordinaire. Au lieu de cuire des pommes de terre, elle faisait une omelette ou du pain aux œufs. La viande ne paraissait pas trois fois par an sur leur table. On dînait à onze heures et à midi tout était prêt, relavage et toilette. Alors que devenir ? Parfois elle allait à la cueillette des petits fruits dans les bois. Fraises et myrtilles, framboises et mûres s'y trouvaient en abondance. Elle tressait aussi, avec un goût exquis, de mignonnes corbeilles, mais pas pour la vente, car le vieux vannier

ne marchandait pas sur les principes et ne tolérait aucun travail rémunérateur le dimanche.

– Il n'y a pas de meilleure preuve, disait-il, que les hommes baissent et ne sont plus utiles à rien. Autrefois on faisait son ouvrage en six jours et le septième on se reposait. Aujourd'hui on en met sept et on n'arrive pas au bout ; on ne réussit qu'à attraper un brevet de mendicité.

Thelmy ne descendait jamais jusqu'aux auberges du village, parce qu'il n'osait pas y tenir continuellement sa tabatière à la main pour être prêt à toutes les exigences de son appendice nasal.

Qu'elles étaient longues leurs après-midi et que de soupirs montaient de leurs cœurs !

Ce dimanche-là, l'ordre du jour resta invariablement le même. La chèvre se mit à bêler à l'étable, et le vieux déclara qu'il ressentait ses douleurs dans les membres :

– Gage que nous aurons de l'orage ! Je veux me traîner jusqu'au haut de la colline. De là je me rendrai mieux compte.

– Je commence presque à avoir peur, répondit Suzette. Ces huit derniers jours, l'inondation a causé de terribles ravages. On dit qu'une crue d'eau ne vient jamais seule, et que la seconde dépasse toujours la première. Père, je t'en prie, reste ici ou bien permets moi de t'accompagner.

– Nigaude, il faut que quelqu'un reste à la maison s'il vient à pleuvoir. Du reste, je ne sais pas s'il pleuvra, c'est ce que je vais voir là-haut. Est-ce que l'Emme ou l'Aar peuvent monter jusqu'ici ? Cela arriverait que je n'y pourrais rien changer. Bah ! il n'y aura plus de déluge.

– C'est ce qu'on ne peut pas savoir, interrompit Suzette sur un ton lamentable.

– Nigaude ! reprit Thelmy. Et il se dirigea lentement vers la colline.

– Partout ailleurs, ce sont les jeunes qui sortent le dimanche, et les vieux ont le bon esprit de rester à la maison, se dit Suzette tristement, en le suivant des yeux.

Elle se sentait bien malheureuse, la pauvrette !

– Oui, continua-t-elle, plutôt mourir que de rester ici ! Pas de distractions ! Personne à qui parler ! Pas l'ombre d'amusements !

Suzette s'assit sur le banc et sûrement elle aurait pleuré, si elle n'avait pas eu une visite imprévue. Les poules vinrent en piaillant frotter leur bec au bas de sa robe. Elles se rapprochèrent non pas pour avoir à manger, mais pour chercher un refuge auprès d'elle.

– Il y a un épervier dans le voisinage, pensa-t-elle.

Mais les poules ne s'éloignèrent pas, comme elles le font d'habitude, quand l'oiseau s'est envolé ! À moitié mortes, elles se serraient autour d'elle et ne songeaient pas à gratter le sol pour y chercher leur nourriture.

– Pourquoi mes poules sont-elles si drôles, aujourd'hui ? se dit-elle.

– Pourvu qu'elles n'aient pas avalé du poison ! C'est ça qui serait gai, si elles périssaient. Le père ne veut pas qu'on achète du pain et encore moins de la viande. Si on ne pouvait pas, de temps en temps, se faire quelque chose avec des œufs, du premier janvier au trente et un décembre, on n'aurait rien que du café et des pommes de terre. C'est ça qui serait ennuyeux !

Un coup de tonnerre retentit dans le lointain. Au premier abord la jeune fille ne se rendit pas compte de quel côté il provenait. Le jour s'obscurcit. On aurait dit que la nuit tombait.

– Je ne m’étonne plus que les poules soient venues vers moi, pensa-t-elle. Elles auront cru que c’était le moment de rentrer au poulailler.

La peur la saisit :

– Pour l’amour de Dieu, si le père rentrait au moins !

Suzette restait dehors, devant la porte. Sur sa tête un ciel noir comme les abîmes du sépulcre.

– Je n’ai jamais vu ça, dit-elle à ses poules. Si au moins le père rentrait ! Qu’avait-il besoin d’aller promener son nez trop curieux sur le haut de la colline ?

Le silence du sépulcre régnait. Plus d’oiseaux dans l’air ; au loin, de temps en temps, un sourd grondement. On aurait dit qu’un fossoyeur gigantesque jetait des pelletées de terre sur un cercueil descendu dans la fosse.

De grosses gouttes tombaient déjà.

Une voisine arriva vers Suzette en courant :

– Que j’ai peur ! Le souffle me manque. Je ne sais pas ce que tout cela veut donner.

– Ni moi non plus, répondit Suzette. Et le père qui n’est pas encore rentré. Il est sorti pour aller voir le temps sur la hauteur. Pourquoi n’est-il pas encore de retour ? Il se sera attardé à bavarder en chemin.

– Regarde, le voilà qui vient en courant. Je n’aurais jamais cru que Thelmy pourrait jouer des quilles pareillement.

Un éclair sillonna la nue comme si le ciel tout entier s’embrasait. Les deux femmes portèrent la main à leurs yeux. Un coup de tonnerre effroyable assourdit les humains, la terre trembla. Avant qu’elles eussent le temps de dire : « Mon Dieu, mon Dieu ! » des torrents d’eau se précipitèrent des nuages af-

folés, les bondes du grand abîme s'ouvrirent et la pluie, une pluie diluvienne s'abattit sur la terre. Suzette et la voisine se sauvèrent dans leurs maisons et y arrivèrent hors d'haleine, trempées jusqu'aux os. Elles n'étaient pourtant qu'à deux pas. La première parole de la jeune fille fut ce cri d'angoisse :

– Mon Dieu, mon Dieu ! Et le père ?

On aurait dit que Dieu lui-même l'amenait. Thelmy se précipita sous le toit, tout haletant :

– Mon Dieu, mon Dieu ! Jamais je n'ai rien vu de pareil, s'écria-t-il en se secouant.

Ils s'élancèrent dans la cuisine. Les poules se pressaient autour du foyer, abasourdies. À l'écurie la chèvre bêlait lamentablement. On entendait sa voix plaintive se mêler aux coups de tonnerre et au bruissement de la pluie.

– Si au moins la pauvre bête était ici, dit Thelmy. Elle doit avoir terriblement peur, et là-bas le toit n'est guère solide.

– Je veux essayer d'aller la chercher, répondit Suzette avec son bon cœur habituel.

Trois fois elle s'élança hors de la cuisine, trois fois l'orage la fit reculer. Ce n'était pas de la pluie, c'étaient des torrents qui descendaient du ciel. Enfin, elle parvient à l'écurie et réussit à ouvrir la porte. Mais un nouvel éclair zigzague l'horizon, ses yeux sont aveuglés, et, étourdie, elle s'appuie contre la paroi. Quand elle revient à elle au bout de quelques secondes, la chèvre a disparu avec son cabri. Toujours la pluie qui s'abat, toujours le tonnerre qui gronde. À la lueur d'un éclair, horreur ! elle aperçoit un torrent impétueux se frayant rageusement sa voie à travers la Combe. Même par les plus mauvais temps, il n'y avait jamais qu'un filet d'eau où les enfants, pour s'amuser, faisaient tourner de petites roues de bois.

Suzette se réfugia à la cuisine, trempée jusqu'aux os.

– Comment, père, la chèvre n'est pas ici, s'écria-t-elle, toute désappointée. Quand je suis arrivée à l'écurie, un éclair m'a aveuglée, et quand j'ai rouvert les yeux, la chèvre s'était sauvée.

– Sans doute elle court affolée autour de la maison, la pauvre bête.

Comme elle doit avoir peur. Il faut l'appeler.

Et il se mit à crier de sa voix rauque :

– Viens, biquette, viens, viens, biquette.

Mais la voix de Thelmy était trop faible. Elle ne parvenait pas à dominer les éclats du tonnerre et le bruissement de l'eau. Biquette ne répondit pas à l'appel de son maître.

Dans son zèle pour retrouver sa bête, Thelmy s'aventura jusque devant la maison. Alors il aperçut lui aussi, à la lueur d'un nouvel éclair, le torrent impétueux qui remplissait déjà le fond de la Combe et qui montait, montait toujours, emportant dans sa course échevelée arbustes et sapelots.

– Ô Suzette, Suzette, nous allons périr ! hurla-t-il désespéré.

Et il ne pensa plus à sa chèvre.

Un instant les malheureux songent à fuir, mais où trouver un refuge au milieu de ce cataclysme effroyable ?

– C'est le jugement dernier ! s'écrient-ils en se tordant les mains. Il vient nous surprendre dans nos montagnes, dans nos vallées, au milieu des vagues écumantes.

Et les voilà qui prient de toute l'ardeur de leurs âmes, attendant en frémissant la destruction du ciel et de la terre. Les eaux mugissaient, la maisonnette chancelait sur sa base, ils avaient remis leur sort entre les mains du Souverain Maître, le

temps ne comptait plus pour eux ; d'un moment à l'autre ils s'attendaient à voir s'ouvrir devant eux les portes de l'éternité.

* * *

Cependant le ciel s'éclaircit peu à peu. Les éclairs se firent moins aveuglants, les coups de tonnerre moins suivis et plus lointains. La nature avait repris son ancienne sérénité. Les pauvres mortels commencèrent à respirer et à renaître à l'espérance. Le soleil de la grâce se levait brillant sur les malheureux qui venaient de passer par le jugement.

Tout à coup on entendit une voix à travers la porte de la cuisine :

– Thelmy, es-tu encore de ce monde ?

– Qu'est-ce qu'il y a ? cria notre homme pour toute réponse.

– Viens vite, viens vite, sans quoi je ne garantis rien pour ta maison.

À cet appel, Thelmy retomba, sans transition, du monde supérieur où il planait sur notre pauvre terre. Il se précipita dehors.

Quant à Suzette, elle tremblait de tout son corps et se préparait à comparaître devant le tribunal de Dieu. Mais n'est-ce pas la voix de Benoît qu'elle vient d'entendre ? Quelle douce mélodie ! Impossible à elle de se lever, le souffle lui manque, ses membres sont comme paralysés. Un flot de sang lui monte au cœur ; elle en oublie les flots qui envahissent la maison.

Pas longtemps cependant. Elle regarde autour d'elle, la pauvre enfant. Mais quoi ! Une grande partie du jardin est inondée et les eaux continuent toujours à monter. Quelqu'un lutte courageusement contre le torrent envahisseur. C'est Benoît. Avec beaucoup d'habileté il paralyse ses effets et l'envoie porter ailleurs sa furie. Sans relâche, Thelmy lui amène des ma-

tériaux. Leurs cris de détresse n'ont pas retenti en vain ; on se précipite à leur aide. La maisonnette est sauvée ! Mais c'était le moment. Quelques minutes encore et il n'en restait pierre sur pierre.

Les efforts de tous ont conjuré le danger. Heureusement que les eaux commencent à baisser et qu'on peut de nouveau en diriger le cours. La force des hommes a vaincu la puissance des éléments.

Après un malheur la plupart des gens éclatent en récriminations… Thelmy y compris, naturellement. Le père de Suzette appartenait – nous avons eu bien souvent l'occasion de le remarquer – à la catégorie des mécontents. Ils ont toujours des motifs de se plaindre et n'en ont pas de se réjouir. Ils se lamentent sur ce qu'ils ont perdu et ne pensent nullement à ce qui leur reste. Ils ne sont pas reconnaissants dans la prospérité et accusent journellement la Providence pour la moindre contrariété. Lorsque les voisins le félicitèrent d'avoir sauvé sa fille et sa maison, il ne fit nullement attention à leurs discours et ne sut que s'apitoyer sur le sort de la chèvre et du cabri :

– Une bique pareille ! Mais il n'y en a plus, ni à la montagne, ni à la vallée. Pas un conseiller d'État[3] n'a autant d'esprit qu'elle. Elle savait ou trouver la meilleure herbe pour son lait, au-dedans et au-dehors de son enclos. Voulait-elle brouter quelque part, il n'y avait pas de barrière qui pût l'en empêcher. Cela seul la faisait valoir quatre écus de plus. À l'âge de sa mère, le cabri aurait valu, lui aussi, ses quatre écus. En tout huit écus sonnants, vous m'entendez. Où les prendre maintenant ? Même si on me les mettait dans la main, comment trouver des chèvres si extraordinaires, qui vous donnent tant de lait et qui ont plus d'esprit qu'un conseiller d'État ? À quoi sert de trimer quand le

---

[3] En Suisse, membre de l'exécutif d'un canton. Le canton est équivalent à un département ou une province) (note des éd. Bourlapapey)

bon Dieu s'en mêle et tire tout en bas ? Quand j'y emploierais le reste de mes jours, impossible de remettre les choses sur pied !

Avec ses jérémiades perpétuelles, Thelmy ne faisait qu'irriter les gens et s'attirer de vertes réprimandes.

Il parlait encore quand on entendit tout à coup bêler derrière lui. C'étaient les chèvres qui, en leur langage, répondaient à ses récriminations. Benoît les lui ramenait.

Vous croyez qu'il va se réjouir de retrouver ses bêtes ? Nullement, l'ingrat ! Il entre en colère, parce que c'est Benoît qui les conduit.

– Tu les avais donc cachées ! Il paraît que tu les trouvais de ton goût ! dit-il méchamment.

– Eh ! répondit tranquillement Benoît, voici comment c'est allé. Quand l'orage a éclaté et qu'on se demandait avec effroi :

– La terre ne va-t-elle pas s'effondrer et n'est-ce pas notre dernier jour ? le maître m'a crié :

– J'ai bien peur pour le bétail à la remise. Oses-tu te risquer et voir ce qui en est ?

– Maître, ai-je répondu, j'y cours. Que je sois ici ou là-bas, peu m'importe. Il est bon qu'il y ait un homme avec les pauvres bêtes. Ça les calmera.

Quelles peines pour me frayer un chemin à travers la bourrasque et les torrents d'eau ! Je venais d'arriver quand j'entends bêler. Deux chèvres s'étaient réfugiées sous le toit, du côté où l'orage ne donnait pas.

– Je disais bien, interrompit Thelmy, que la bique a plus d'esprit qu'un conseiller d'État.

– Immédiatement je les fais entrer à l'écurie, reprit Benoît. Mais en les reconnaissant, je me suis dit : Sans doute, elles se

seront sauvées à cause de l'orage ; un malheur pourrait bien être arrivé à Thelmy.

Alors je me suis dépêché de faire mon ouvrage à la remise, j'ai pris mes jambes à mon cou et je suis arrivé ici, j'ignore comment. La maisonnette tenait encore, mais il n'y avait pas de temps à perdre pour la défendre. Sans les chèvres, qui sait si le père et la fille seraient encore de ce monde ?

– Sûrement je te dois des remerciements, mais qu'est-ce qu'il me faut faire de mes chèvres à présent ? répondit Thelmy de plus en plus mécontent. Où les mettre ? L'écurie ne tient plus qu'à un fil, le plancher a disparu, la maison est sens dessus dessous. Oui, où dois-je mettre mes chèvres, moi qui n'ai plus même d'abri pour ma tête ?

– Thelmy, dit sévèrement un voisin, tu es un vilain ! Tu devrais remercier le bon Dieu de t'avoir sauvé la vie et de t'avoir rendu tes chèvres, mais tu ne fais que murmurer et tempêter !

– Remercie le toi-même, si tu en as les motifs, répondit Thelmy. Le remercier pourquoi ? Pour nous avoir envoyé un pareil orage, un orage comme on n'en a pas vu depuis les jours de Noé.

Effectivement, il n'est pas donné à beaucoup de personnes de voir une inondation aussi terrible.

Les nuages avaient crevé sous la pression de masses d'eau épouvantables, et celles-ci s'étaient précipitées avec rage des deux côtés d'une chaîne de collines peu élevées. Au lieu de se réunir comme dans un entonnoir et de s'écouler par une seule issue, elles se déversèrent sur chaque côté par différents vallons dans différentes rivières.

La maisonnette de Thelmy se trouvait suspendue à mi-hauteur de la montagne. Les eaux qui descendirent par là coulèrent sur une très petite surface. Telle était leur force qu'elles entraînèrent des centaines de grosses pierres dans la vallée. Elles

emportèrent même un bassin de fontaine, l’entraînèrent dans le limon à une grande distance et ce n’est que longtemps après qu’on le retrouva.

Quand il fut constaté que réellement l’étable ne pouvait plus servir, Benoît, toujours bienveillant, loin de garder rancune à Thelmy pour ses amabilités, lui dit :

– Sais-tu quoi ? Fais traire la chèvre par Suzette et je la ramènerai là-haut à la remise avec le cabri. Le maître ne regardera pas à quelques bottes de foin. Comme ce n’est pas loin, la fille pourra venir les soigner matin et soir.

Thelmy jeta à Benoît un de ces regards dont il avait le secret et que je n’ai pas la prétention de décrire.

– Tu te figures ça, toi ? lui dit-il ironiquement.

Puis s’adressant à un voisin :

– Jeannot, tu veux bien les prendre avec les tiennes. C’est moi qui me chargerai de les nourrir.

Les voisins tournaient volontiers Thelmy en ridicule et ne l’aimaient guère. On n’ignorait pas comment il avait éconduit Benoît en lui disant, pour fiche de consolation :

– Je ne sais pas à quoi un gendre pourrait bien me servir.

Tous naturellement de tenir le parti de Benoît. La réponse avait même passé en proverbe et quand l’occasion s’en présentait, on ne se faisait pas faute de jouer un tour au vieil original. À une époque où les hommes se targuent d’élégance et se façonnent sur le même moule, des personnages comme Thelmy forment une exception de plus en plus rare. Sans doute, on a une sorte de respect instinctif pour eux, mais toutes les fois qu’on les aperçoit, on en rit et on prend plaisir à les houspiller.

– Non, non, mon ami, répondit Jeannot, je n’ai pas de place, et si j’en avais, nos chèvres n’iraient guère ensemble. Les

miennes sont trop bêtes, et les tiennes ont autant d'esprit qu'un conseiller d'État. Vois-tu ? Si elles se sont réfugiées là-haut sous la remise, elles savent pourquoi. Ne sois pas plus stupide que tes chèvres, et laisse les aller avec Benoît. D'ailleurs, je suis persuadé que c'est ta faute si nous avons eu cet orage. Le bon Dieu a voulu te montrer l'utilité d'un gendre.

– Quelle stupidité ! marmotta Thelmy. Le bon Dieu fera assez ses affaires sans que tu t'en mêles. Pour abriter des chèvres on n'a pas besoin d'un gendre, le premier imbécile venu peut le faire. Pas besoin de précaution non plus contre un orage pareil, car on n'en voit pas deux comme celui-là dans un siècle. Faudrait-il être bête de prendre un gendre contre quelque chose qui n'arrivera plus ! Je n'ai pas le moyen de me payer le luxe d'un museau de singe de cette espèce.

Alors se tournant vers un autre voisin :

– Puisque Jeannot fait sa poire, tu veux bien me les prendre, Colas, pas vrai ?

– Non, Thelmy, non ; sois donc raisonnable, répondit Colas.

Et il ajouta sentencieusement, sur un ton pastoral :

– Que ce que Dieu a joint ainsi, l'homme ne le sépare point !

Puis s'adressant à Benoît :

– Allons, garçon, conduis les chèvres là-haut, et qu'on n'en parle plus. Assez d'histoires comme cela !

Benoît saisit la balle au bond. Il appela Suzette qui, on le pense bien, n'était pas éloignée, et lui dit :

– À six heures, tu m'entends, on soigne les bêtes et on trait. Arrange-toi de te lever à temps et d'arriver là-haut avant que je

ferme la porte. Maintenant dépêche-toi de traire la chèvre, et après je retournerai à mon ouvrage.

Suzette se mit aussitôt à sa besogne et Benoît la regarda faire sans mot dire. À ce moment-là, l'un et l'autre pensaient moins au présent qu'à l'avenir.

Quand elle eut donné son lait, la chèvre suivit Benoît sans résistance. Marchant à pas comptés, dressant fièrement la tête, tout comme un conseiller d'État, elle avait l'air de flairer ce qui se passait. À ses côtés gambade joyeusement la chevrette, pareille à une jeune fille de dix-huit ans, qui sera bientôt amie de noce pour la première fois. Quel plaisir de danser à cœur joie ! Et qui sait ! On peut faire la conquête d'un mari, et assister à de nouvelles épousailles, bien plus belles que celles-là, car c'est autrement agréable d'être fiancée que demoiselle d'honneur.

– J'en connais une qui se lèvera de bonne heure demain, cria Colas à Suzette, avec un sourire. Tout ce que Dieu fait est bien fait. Ne l'oublie pas, fillette, et tâche de l'apprendre à ton vieux. Quand l'orage a éclaté soudain, quand les torrents d'eau ont dévalé la pente, hein ! tu ne croyais pas que les choses prendraient cette tournure.

* * *

Suzette n'oublia pas la recommandation de Colas. De toute la nuit elle ne put dormir et le matin la trouva les yeux grands ouverts. L'après-midi de la veille passa et repassa dans son imagination comme un tableau féerique.

Quel ravissement ! Elle est incapable de penser, la chère enfant, mais ce qu'elle voit la remplit d'émotion. Un sentiment d'angoisse la transperce jusqu'à la moelle, son cœur s'arrête, le souffle lui manque… Et pourtant qu'elle est heureuse ! Il lui semble que le soleil se lève derrière son angoisse, il monte dans le ciel, il brille, jamais il n'a été si éclatant. Son angoisse en est

comme transfigurée, tout disparaît, tout, sauf Benoît, la chèvre et le cabri…

À ce moment le soleil paraissait à l'horizon. Elle s'habilla sans bruit, de peur de réveiller le vieux qui ronflait vaillamment.

Lui aussi fut longtemps sans dormir, mais des visions dorées ne vinrent pas hanter son chevet comme celui de sa fille. Bien le contraire.

Il tourne sa colère contre le bon Dieu et contre ses voisins. Il les accuse de son infortune et il leur reproche la malignité de leur conduite.

– Je n'aurais jamais cru, se dit-il à lui-même, que les hommes fussent assez méchants pour me souhaiter un malheur pareil, pour me tourner en ridicule et pour s'associer avec un malotru de cette espèce contre le pauvre Thelmy. Mais rira bien qui rira le dernier. Demain, j'irai traire la chèvre, moi-même, ce n'est pas un ouvrage de sorcier, parbleu ! Si elle fait la méchante et si je ne réussis pas à prendre tout son lait, je leur aurai quand même fait la nique. Me voilà déjà assez puni avec une maison à réparer. Il ne manquerait plus encore que la fille se marie ! Ça ferait deux malheurs coup sur coup, le second bien plus grand que le premier…

Et il se met à agiter dans son esprit des idées sinistres, effroyables, terribles, comme les torrents d'eau de la veille. Mais le sommeil se glisse insensiblement au beau milieu de ses projets, il évoque des spectres plus effroyables encore, lui lie doucement les membres, ferme ses paupières. Thelmy perd conscience de lui-même et, dans un affreux cauchemar, entre en lutte avec les monstres que son imagination vient de créer…

Maître Sommeil le laissa s'en tirer comme il pourrait. Dieu sait dans quel pays Thelmy se démenait – était-ce sur un des cinq continents, au ciel ou en enfer ? – quand sa fille entr'ouvrit la porte pour sortir. Suzette, Suzette, pourquoi tant te presser ?

L’horloge ne marque pas encore six heures. Pardon, j’oublie que tu cours à un rendez-vous.

Ce matin-là, le ciel n’était pas sombre, comme cela arrive presque toujours après un violent orage. Le soleil se levait radieux, la terre se montrait riante et belle partout où le torrent n’avait pas passé. Où il avait fait rage, hélas ! tout était détruit.

Suzette eut de la peine à atteindre le filet d’eau où d’habitude elle se lavait, au point du jour, avec un vieux chiffon de coutil. En remontant de son ruisselet, elle paraissait plus éblouissante que la patricienne qui vient d’employer dans son boudoir toutes sortes de savons, de pommades, d’essences, de brosses, de peignes, de fers à friser, de ciseaux et autres inutilités de ce genre. Pour la première fois de sa vie, sans doute, Suzette aurait bien voulu posséder toutes ces belles choses. Hélas ! Pour se faire belle, elle n’avait à sa disposition que de l’eau fraîche et son pauvre chiffon taillé dans un pan d’habit du vieux Thelmy.

Plus de sentier pour parvenir à la source ! Emporté comme tout le reste. Bon gré, mal gré, elle dut mettre les pieds au beau milieu du courant. L’eau était trouble, peu engageante et horriblement froide. Tant pis ! Suzette se démena d’autant plus et, sans broncher, fit aller et venir son chiffon en tous sens, de haut en bas, de droite à gauche. Lorsqu’elle eut quitté avec précaution son poste dangereux, elle parut plus charmante encore qu’à l’ordinaire. Elle resplendissait comme l’étoile du matin ou comme l’aurore qui éclaire de ses feux le sommet splendide de la Jungfrau dans l’Oberland Bernois. Sûrement la brave enfant n’en savait rien, car elle ne possédait pas de miroir pour contrôler l’effet de ses charmes, et elle n’y pensait du reste pas. Sans autre cérémonie, elle saisit le seillon et se sauva à toutes jambes du côté de la montagne.

– Pourvu que je ne me sois pas trop attardée, pensa-t-elle.

Elle n’aurait pas voulu que Benoît pût dire d’elle :

– C’est une fainéante !

Une jeune fille comme Suzette met sa fierté dans le travail accompli fidèlement et au jour le jour. Elle ne se doute pas que certaines péronnelles font leur cour en pianotant, en brodant, en crochetant et autres niaiseries pareilles. Tout son désir, c’est qu’on dise d’elle :

– En voilà une travailleuse, comme il n’y en a pas ! Elle s’entend à tout dans un ménage et est en mouvement du matin au soir.

La jeune fille se garda bien de courir jusqu’au haut de la colline :

– Je ne veux pas qu’il me croie pressée d’arriver. Il verrait trop combien je l’aime.

Quand Suzette arriva, Benoît avait déjà fini de traire :

– Tu prends ton temps ! lui cria-t-il. J’allais justement partir. Chez nous, on ne se lève pas à midi.

Suzette allait répondre à ce reproche, lorsqu’on entendit un duo à l’étable. Les animaux avaient reconnu sa voix. Dès qu’ils l’aperçurent, ils lui firent tant de caresses que Benoît en eut l’eau à la bouche. La bique se levait sur ses pattes de derrière et lui léchait le visage ; le cabri lui donnait de petits coups avec la tête et dansait à ses côtés.

– Laisse moi prendre le seillon, lui dit Benoît, tu n’arriveras pas à traire.

Mais la chèvre ne l’entendait pas de cette oreille. Elle ne voulut ni rester tranquille, ni se laisser toucher par lui.

– Je ne suis pas habituée, pensait-elle, à un si rude personnage. C’est Suzette que je réclame.

Qu’aurait-elle fait, la bique, si le vieux Thelmy avait voulu s’en mêler ? Pendant que la jeune fille faisait sa besogne, Benoît gagna les bonnes grâces de la chevrette en lui tendant quelques poignées d’herbe fraîche. Aussi quand Suzette eut fini et qu’elle essaya de la flatter à son tour, la pauvre bête se trouva dans le plus grand embarras.

– Par qui faut-il me laisser caresser ? avait-elle l’air de se dire.

C’était joli de voir la chevrette toute désorientée, et Benoît et la jeune fille rivaliser de cajoleries à son égard. Chacun tenait à montrer à l’autre qu’il savait la flatter aussi bien que lui. À les voir, nul n’aurait pensé que nos jeunes gens étaient très pressés.

À la fin on dut se séparer, bon gré, mal gré. Les chèvres voulaient à toute force suivre la jeune fille, elles ne pouvaient se séparer de leur chère maîtresse. Suzette en fut toute réjouie.

– Vois-tu ? dit-elle à Benoît, elles m’aiment encore plus que toi. Toutes les bêtes tiennent à moi, jusqu’aux poules et aux chats. Elles savent parfaitement si on a de bonnes ou de mauvaises intentions à leur égard, et, comme de grandes personnes, témoignent de leur amour ou de leur haine. Mais, mon Dieu, qu’est-ce que le père va dire que je sois restée si longtemps ? Adieu !

Et elle disparut.

Benoît la regarda un moment en secouant la tête :

– A-t-elle voulu me lancer une pointe ? dit-il. Est-ce qu’elle se figure que les animaux me détestent, parce que sa nigaude de chèvre ne s’est pas laissée traire par moi ? Ah ! c’est comme cela ! Eh bien, je vais m’y prendre autrement, et dès ce soir !

Quand Suzette rentra, Thelmy venait de se réveiller. Il grogna de mauvaise humeur et sortit lentement du lit sa tête hérissée. En apercevant sa fille déjà debout, il lui cria :

– Tu feras le déjeuner pendant que j'irai traire. Je serai de retour avant que tu sois prête.

– Mais, papa, j'en viens, c'est fait. Habillez-vous et vous trouverez le déjeuner sur la table.

On a peine à se représenter la grimace que fit le vieux et les injures dont il accabla la jeune fille :

– Qu'avait-elle tant à se presser ? Depuis quand est-ce qu'on trait à minuit ? Qu'est-ce que les gens vont dire, vilaine garçonnière que tu es ?

Pour se défendre Suzette allégua que la chose avait été convenue à l'avance :

– Que dis-tu ? Pas une âme n'y verra du mal. Tu étais avec les autres gens, quand on l'a décidé.

Mais à quoi bon se défendre ? Le vieux était une de ces heureuses natures qui ne tiennent compte d'aucune réplique. Ils parlent tout d'une haleine, et qu'on leur réponde ou ne leur réponde pas, cela revient au même, car ils font la sourde oreille. Le soleil, haut déjà dans sa course, ne convainquit pas notre Thelmy qu'il s'était rendormi vers le matin. La lune serait venue prêter aide et assistance à son confrère qu'eux deux ensemble ne l'eussent pas convaincu non plus. Il ne démarra pas de ce raisonnement :

– Je ne me rendors jamais, donc je ne me suis pas rendormi. N'est-il pas bien plus naturel de penser que le soleil a été étourdi par l'orage de hier ? Ce matin, il se sera trompé de route et aura eu du retard, parbleu !

Et se tournant vers sa fille :

– C'est bon pour cette fois. Ce soir, ce n'est pas toi qui iras traire là-haut.

* * *

Suivant une belle coutume du canton, après de grands malheurs comme les incendies et les inondations, on voit de tous côtés apparaître des amis, qui viennent à la rescousse, armés des instruments nécessaires. Ils enlèvent les décombres et donnent un coup de main partout où ils peuvent se rendre utiles. Non seulement ils travaillent gratuitement, mais plusieurs apportent même des vivres pour leur dîner et pour celui des sinistrés. C'est ce qui eut lieu à la Combe-Noire, le lendemain de ce terrible dimanche.

Les premiers arrivèrent pendant que Thelmy grondait encore sa fille. Curieux comme des femmes, ils apprirent facilement des plus proches voisins la cause et l'objet de cette scène d'intérieur. Quelle bonne occasion de rire ! Le pauvre Thelmy devint leur plastron. Pas un ne prit son parti ; tous de se tourner immédiatement contre lui. On se fit signe de l'œil pour savoir qui ouvrirait les feux.

Thelmy parlait à qui voulait l'entendre de sa maison qu'il fallait avant tout remettre sur pied.

– C'est ce que je pense aussi, fit une voix derrière lui.

Le vannier se retourne rapidement et se trouve en présence de Benoît. La pelle fièrement posée sur l'épaule, celui-ci arrivait à son tour, dépêché par son maître.

– Ah ! c'est toi. Qu'as-tu à mettre ton nez dans mes affaires ? Ça ne te regarde pas, lui lança le vieux méchamment. Tu aurais aussi bien pu rester à la maison, pour l'ouvrage que tu feras.

– Eh ! Eh ! Thelmy, lui cria un voisin, oublies-tu si vite l'ouvrage qu'il a fait hier ? Il me semble que ça regarde passablement un gendre, ce qu'on va faire à la maison de son beau-père…

– Il ne l'est pas encore, grogna-t-il et il tourna ostensiblement le dos à Benoît, comme si, de sa vie, il ne voulait plus le voir.

Avant tout on cura les fossés, on répara les chemins, on donna à l'eau libre cours. En un mot, on se mit à l'œuvre partout où le dommage risquait encore de s'aggraver.

Les unes après les autres, les petites églises des environs se mirent à sonner midi. La cloche de midi remplace heureusement à la campagne le verre d'absinthe ou de vermouth que les citadins prennent pour s'ouvrir l'appétit. Les ouvriers mouraient de faim, car on avait travaillé dur. Tous d'enfoncer leurs outils dans le sol, de prendre leur sacoche remplie de vivres, de chercher une place à l'ombre, de se rapprocher d'une cuisine pour y faire réchauffer leur lait ou leurs légumes.

La plupart se groupèrent autour de la maison de Thelmy, dont les grands arbres offraient un endroit propice. Suzette se démena tant et plus pour cuire les provisions des travailleurs ou leur prêter ses ustensiles de ménage. Entre temps elle trouvait encore moyen de répondre gentiment à tous les propos grossiers ou spirituels. Il va sans dire que Benoît ne se plaça pas loin de la porte de la cuisine. Quels bons éclats de rire ! Suzette ne savait où donner de la tête, tout bourdonnait à ses oreilles, elle en avait le vertige. Malgré ses efforts pour obliger tout son monde, elle se trompait, faisait les choses à rebours, répondait à tort et à travers… et cela ne déplut nullement à ses hôtes.

– En voilà une de fille ! disaient-ils. Elle n'est ni malhonnête, ni paresseuse. Elle sait se tirer d'affaire et a le cœur à la bonne place. Nous l'aimons autrement mieux que son ours mal léché de père. Ce serait bien dommage, si elle ne se mariait pas bientôt.

– Prends-la, criait-on alors à Benoît, prends-la, sans quoi on te la soufflera. Tu auras un beau-père qui ne brille pas par la beauté, mais est-ce qu'on y regarde ? Il vaut même mieux cela,

car un veuf appétissant est toujours un oiseau bon à prendre. En tout cas, sa fille mérite un mari comme toi, quand même elle ne possède qu'une chèvre et une maison disloquée.

Et on criait au vannier :

– N'oublie pas, vieux, de nous inviter à la noce. On s'en donnera à cœur joie et on se recommande pour une danse avec l'épouse. Nous tirerons à tout casser, si tu nous paies la poudre, tellement que les Argoviens se mettront à crier :

– Qu'est-ce qu'il y a ? C'est sans doute les Français qui reviennent.

À de tels propos, le vieux répondait grossièrement, mais plus ses réponses étaient grossières, plus on lui riait au nez.

Par bonheur pour Thelmy, il arriva, l'après-midi de ce jour-là, ce qui arrive d'habitude, quand la main de Dieu s'est appesantie sur les enfants des hommes. Une foule de gens accoururent pour constater les effets de l'inondation. La plupart vinrent poussés par la curiosité, mais ils s'en retournèrent fort impressionnés, car des catastrophes pareilles font toucher, comme au doigt, la faiblesse de l'homme et la puissance du Souverain Maître. Des ruines amoncelées sort cette austère prédication : Je suis l'Eternel, et il n'y a point d'autre Dieu que moi. J'appelle la lumière à l'existence et j'envoie les ténèbres. Moi, le Seigneur, je fais toutes ces choses.

La miséricorde et la compassion entrent alors dans bien des cœurs, les sous tombent, comme par enchantement, dans la main des malheureux éprouvés et, les jours qui suivent, on met devant la porte plus d'un paquet de linge et de vêtements.

Thelmy se demandait dans quel guêpier il s'était fourvoyé, quand il aperçut, à deux pas de lui, un vieux paysan que le sinistre avait amené. Celui-ci examinait justement la maison du vannier. Jean-Ulrich était son camarade d'école, et, ce qui signifie beaucoup, ils avaient fait ensemble leur première commu-

nion. Les anciennes relations duraient toujours et Thelmy respectait profondément le riche Jean-Ulrich qui, en mainte circonstance, s'était montré son ami.

Heureux de cette rencontre, le vieux vannier alla chercher un refuge auprès de lui :

– Toi aussi, tu viens voir mon malheur ! Quelle épreuve et pourquoi y survivre ? Que vais-je devenir dans un monde où il n'y a que de méchantes gens et de mauvais jours !

– Arrête, Thelmy, c'est offenser Dieu. Remercie-le plutôt de t'avoir traité si légèrement. Comme je te reconnais là ! Toujours te plaindre et te lamenter, et n'être jamais reconnaissant ! Oh ! je sais bien que tu n'es pas le seul et qu'il y en a beaucoup qui te ressemblent. Tant pis ! C'est mal, très mal !

– Être reconnaissant, moi ? Et pourquoi ? Parce que ma maison est aux trois quarts détruite ? Ah ! j'ai le cœur outré et rempli d'amertume ! Je vivrais cent ans que je ne pourrais plus me remettre au travail. Qu'on me dise pourquoi il faut être reconnaissant !

– Tu es un vilain, Thelmy, sache-le. L'essentiel pour toi, c'est d'avoir sauvé ta fille d'une mort certaine et d'avoir retrouvé tes chèvres. Parle-t-on d'une pauvre masure et de sept perches d'haricots ? Oses-tu dire encore maintenant : De quoi serais-je reconnaissant ?

– Je serai reconnaissant quand on me laissera en paix et qu'on ne me prendra pas mon bien. Oui, alors je serai reconnaissant, je remercierai à en perdre le souffle et je flatterai tous les chiens qui ne me dévoreront pas. Mais je me plaindrai tant que quelqu'un – peu importe qui – me prendra ce qui m'appartient. Et parce que je me plains, il faut encore qu'on me tourne en ridicule, jusqu'à sauter, de colère, hors de ma peau. Il y a longtemps que je dis qu'il n'y a plus de piété dans le monde,

mais je n'aurais jamais cru qu'il pouvait exister des gens aussi méchants.

– Que t'est-il encore arrivé, Thelmy ? Est-ce qu'on t'a peut-être volé quelque chose ?

– Non, on ne m'a pas volé, ou plutôt on fait plus que de me voler. Un espèce de malotru veut à toute force devenir mon gendre. La fille en tient, c'est sûr, les filles sont si bêtes. Oh ! elle n'a rien contre, notre péronnelle, elle le trouve bien de son goût. Je ne sais pas comment c'est arrivé à l'oreille des gens, mais tous les mauvais sujets me jettent ce gendre à la tête et ils le vantent tellement à la fille qu'on en est énervé. Celle-ci ne jure que par lui et il faut le voir lui tracer après. Pauvres nous ! J'en suis réduit à assister impassible à tout ce remue-ménage. Mais si la fille avait pour un centime de raison et de pudeur, il y a longtemps qu'elle se serait sauvée de l'autre côté de la montagne. Au lieu de cela, elle reste tranquillement ici, pense, Jean-Ulrich, même elle répond à ce qu'il lui dit et ils rient ensemble.

– Ce n'est pourtant pas celui qui vous a sauvé la vie et a retrouvé les chèvres ?

– Justement, c'est le même. Qu'avait-il besoin de venir ? Enfin, que ce soit lui ou que ce ne soit pas lui, je ne veux pas de gendre, car je ne veux pas deux malheurs à la fois. C'est suffisant d'avoir une maison à réparer et de ne pas savoir où prendre l'argent. Je ne veux pas, pour comble de malheur, d'un gendre qui viendra nous ôter de la bouche une nourriture que nous ne pourrons plus de longtemps nous accorder à notre faim. Je le lui ai dit :

– Je n'ai pas besoin de toi, nous pouvons manger notre bien nous-mêmes.

Mais il n'en tient aucun compte, le saligaud, il veut s'imposer. Tu dis qu'il nous a sauvé la vie. Ça me fait pester. Avec ça qu'il y avait du danger ! Nous ne devions pas périr, c'est

pourquoi nous nous sommes tirés d'affaire. Mais si nous avions dû périr, le maraud n'aurait servi de rien et il aurait pu gueuler longtemps encore. Après coup, c'est commode de se vanter d'avoir tout fait.

– Écoute, Thelmy, tu es un vilain qui ne sait que maugréer. Ça te portera malheur, sois en persuadé. Je connais très bien ce jeune homme ; c'est un travailleur, un gentil garçon, un économe comme il y en a peu. Tu n'en trouveras pas de meilleur. Puisqu'il te faut reconstruire, tu apprendras à tes dépens à quoi peut servir un gendre, dit sentencieusement Jean-Ulrich.

Reconstruire ! Thelmy n'y avait pas songé ! Faire le nécessaire pour que les chèvres ne périssent pas de froid, tant qu'on voudrait ! Mais davantage il n'en était pas question.

– Un centime employé mal à propos ne se retrouve plus, continua Jean-Ulrich. Va demander du bois aux paysans. Quand même tu es un drôle de corps, un être impossible, il y a encore bien des braves gens qui tiennent à toi. On te donnera du bois plus qu'il ne t'en faut et le reste ne te coûtera pas beaucoup. Avec cent ou deux cents écus…

– Cent ou deux cents écus ! Comme tu y vas, mais où les prendre quand on n'a rien, à moins de les voler ? Des dettes, je n'en veux pas faire. Je suis bien bête, est-ce qu'on me prêterait un centime, à moi ?

– Ta, ta, répondit Jean-Ulrich. Écoute, Thelmy, puisque nous en sommes à ce chapitre, il faut que je te demande quelque chose dont j'ai lieu de m'étonner. Il y a des gens qui gagnent beaucoup, et qu'on ne voit jamais rien dépenser. Sûrement ils devraient mettre de l'argent de côté et, au bout d'un certain temps, devenir riches. Mais ce n'est pas ce qui arrive. Ils restent toujours dans la gêne, il ne prospèrent pas et souvent dégringolent rapidement. En recherchant les causes, on ne manque jamais de découvrir le pot aux roses. Ces gens-là font des dépenses en cachette. Alors on comprend facilement comment un

ulcère pareil a sucé et dévoré tout le sang du corps. C'est ton cas, Thelmy, car tu as gagné rudement d'argent depuis des années et des années.

Jean-Ulrich avait touché la corde sensible. Diantre ! Comme Thelmy partit en guerre contre les misérables gains d'un misérable fabricant de corbeilles, contre l'avarice des paysans qui laissaient crever de faim le pauvre monde ! De longtemps Jean-Ulrich ne put continuer.

– Pour sûr, dit-il quand il put reprendre le fil de son discours, pour sûr, tu as rudement gagné et, d'après ce qu'on peut juger, tu n'as pas beaucoup dépensé. À l'auberge on te voit bien rarement, tu ne brilles pas par le luxe, tu n'attaches pas tes chiens avec des saucisses, tu ne revêts pas ta fille de pourpre et de soie, tu n'entres jamais dans une pharmacie… tu enverrais plutôt ton monde au paradis, où les feuilles de figuier sont bon marché ! Écoute, Thelmy, de deux choses l'une : Ou bien tu as de l'argent dans ton sac, ou bien ton sac a un trou qu'on ne connaît pas, par où il file. Aurais-tu peut-être quelque part une… oui, une intéressante personne qui te gruge ? Ça ne me paraît pas probable ; il y a longtemps que la chose serait venue au jour et d'ailleurs ce n'est pas dans tes goûts. Tu aurais bien préféré, je crois, que le bon Dieu n'ait créé qu'un seul sexe, au lieu de faire la bêtise d'en créer deux.

Thelmy s'emporta de nouveau contre des calomnies et des suppositions pareilles.

– Tous les mêmes, ces paysans à leur aise ! Ils ne peuvent pas se figurer que les pauvres gens sont autrement honnêtes que les riches libertins. Ah ! quand même j'aurais déjà un pied dans la tombe, on ne fera jamais de moi un débauché ! Tu n'as qu'à essayer ; avec moi, tu y perdras ton latin.

Le vieux paysan supporta sans broncher les aboiements de Thelmy et lui répondit enfin :

– Tu as beau crier de toute la force de tes poumons, c'est comme je le dis. Je suis assez vieux pour qu'on ne puisse pas me donner le change. Thelmy, encore un coup, ou bien tu as des dépenses qu'on ne connaît pas, ou bien tu as plus d'argent qu'il n'en faut pour reconstruire une autre maison. Ce n'est pas à moi qu'on fera croire le contraire.

– Écoute donc, chuchota Thelmy.

Et il fit signe à son vieux camarade qu'il l'entraîna, un long bout de chemin, dans un endroit découvert, où il n'y avait ni arbres, ni buissons, ni fossés, d'où ils pussent être épiés. Une fois bien tranquille, il lui dit :

– Jean-Ulrich, tu es un malin, je ne l'aurais pas cru. Oui, tu as raison, mais ne va pas me faire du tort. Tu connais les femmes ! Quand elles flairent un sou quelque part, elles en dépensent deux. Ma défunte n'était pas des plus mauvaises et la fille pourrait l'être davantage. Dieu soit loué, j'en connais qui sont trois fois pires. Mais si elle n'avait pas toujours cru que nous tirions le diable par la queue, qui sait de quoi elle aurait été capable ? Voilà pourquoi j'ai toujours fait le gêné et quand j'avais gagné cinq centimes, je me gardais bien de les lui montrer, je faisais justement comme si j'étais encore plus gêné.

– Alors, ton argent, où l'as-tu mis ?

– Je veux bien te le dire, mais il faut que tu me jures, sur ta part du paradis, que tu ne le diras à personne au monde. Si tu ne tiens pas ton serment, sache que ton âme ne jouira pas du repos de la tombé et qu'elle errera d'éternité en éternité ! Quand je revenais d'une journée où ma femme savait que j'avais gagné quelque petite chose, sans merci et sans miséricorde elle me tourmentait pour lui acheter, à elle, des bas chauds et, à la fille, une paire de souliers. Il ne me serait rien resté si j'avais satisfait toutes ses fantaisies. Et si je ne les avais pas satisfaites, elle aurait quand même attrapé ma monnaie, car je ne pouvais rien tenir sous clef et, la nuit, elle fouillait mes poches de pantalon. Ce

n’est pas pour crier après elle, puisqu’elle dirigeait bien le ménage, mais elle appartenait à l’illustre confrérie de celles qui portent les culottes. Il faut que ça change, me dis-je.

Et ça a changé ! Un jour qu’elles s’absentaient toutes les deux, je fis un gros trou sous le lit, j’y plaçai une seille, puis je refermai si gentiment l’ouverture qu’on ne pouvait rien voir si on ne le savait pas. Il n’y avait pas d’endroit plus sûr ; jamais on ne bougeait le lit de sa place et on ne passait le balai par dessous que la semaine des quatre jeudis. Ma défunte ne remarqua rien, mais bien souvent elle m’accusa de dépenser mon argent en cachette et elle voulait savoir à quoi. Mais j’avais bonne conscience et je soutenais le choc sans broncher. Il y a là maintenant un bon petit tas d’écus, bien plus qu’il n’en faut pour rebâtir la maison. Mais ça m’ennuie terriblement d’y piocher, Jean-Ulrich, et ce qui m’ennuie le plus, c’est ce gendre, cet imbécile de Benoît.

– Que tu es nigaud, Thelmy ! Qu’est-ce qu’il t’a rapporté, ton argent sous ton lit ? Si tu l’avais fait valoir, il t’aurait donné de beaux intérêts.

– Voilà une bêtise ! S’ils avaient su que je possédais de l’argent, quelle vie ! Les deux oiseaux se seraient entendus comme larrons en foire. Le garçon aurait été tout le temps après la fille, ils auraient mis la maison sens dessus dessous et la fille aurait fait la fière. Ça, impossible de le supporter. Que de chagrins et d’ennuis ! Et mon argent, ni vu ni connu… légumé, disparu, perdu sans retour. Heureusement qu’il n’en est pas ainsi ! Quand il n’y a personne à la maison, quel plaisir de le contempler, de le palper, de le renifler ! Quel plaisir de se dire :

– À ma mort, je m’étonne la tête que les gens feront quand ils trouveront tant de monnaie chez le pauvre vannier !

– Mais, demanda Jean-Ulrich en éclatant de rire, comment auraient-ils découvert ton argent ? À qui serait-il venu à l’idée de chercher des écus sous ton grabat.

– Oh ! répondit Thelmy, j’y ai songé et je ne suis pas aussi bête que ça. Regarde ce vieil almanach que je porte toujours avec moi. J’ai écrit ceci sur la première page ou plutôt c’est un enfant de l’école qui l’a écrit pour moi :

« Cherchez, mortels, et vous trouverez ! »

– Et à supposer qu’ils ne l’eussent pas trouvé ?

– Mais, Jean-Ulrich, est-ce qu’on nomme au Conseil Communal des hommes tellement bêtes que, lorsqu’on leur dit expressément : « Cherchez et vous trouverez », ils ne se mettent pas à chercher jusqu’à ce qu’ils aient trouvé ?

– Et si la trombe d’hier avait été suffisamment forte pour emporter la maison avec la seille ? demanda malicieusement le vieux paysan.

C’en était trop. Le fabricant de corbeilles, à l’humeur toujours débonnaire, éclata :

– Eh bien ! si le bon Dieu est assez méchant pour faire cela, qu’il le fasse ! Et alors si les gens sont réduits à rien, si tout le monde tombe dans la misère, ce sera sa faute à lui. Il pourra se dire : « Je l’ai pris, c’est à moi ! » Pour le moment, il m’a assez contrarié comme cela ; il serait grand temps que ça finisse.

– Thelmy, Thelmy ! quel chrétien tu me fais ! Toi, tu ne ressembleras jamais aux autres hommes, quand tu deviendrais aussi vieux que Mathusalem. Mais allons voir la maison. On décidera si on peut la réparer ou s’il faut en bâtir une neuve.

* * *

Et nos deux hommes retournèrent sur leurs pas. D’autres paysans venaient d’arriver, entre autres des propriétaires auxquels Thelmy subtilisait consciencieusement des osiers. Ils examinaient ce qu’il y avait à faire. Tous furent d’avis qu’on ne pouvait réparer la maisonnette.

– Oui, oui, disaient-ils, elle ne vaut pas les clous qu'on y enfoncerait. Impossible d'y loger encore, sauf par un temps très sec. Pour peu qu'il pleuve deux à trois jours, la rivière emportera la baraque. Si tout le monde s'aide, on aura vite mis sur pied une maison neuve, et au premier printemps on l'inaugurera.

Les paysans calculèrent d'avance le bois nécessaire à la bâtisse… plus habiles en la matière que certains charpentiers de notre connaissance. N'arrive-t-il pas souvent que nos hommes de métier font trois fois de suite de faux calculs ? Trois fois ils envoient les propriétaires à la recherche du bois qui manque ; ils les envoient même une quatrième fois, parce qu'une partie de la poutraison, ils l'ont équarrie trop mince et que l'autre, ils l'ont sciée trop courte. Oh ! il y a de grands artistes parmi les charpentiers.

Thelmy était grandement surpris de voir ses voisins mettre la main à la pâte et prendre à cœur ses intérêts.

– Jamais je ne les aurais cru capables de sentiments pareils ! se disait-il. Se trouve-t-il donc encore tant de bonté en Israël ?

Il n'en revenait pas. Nous avons vu que le vannier était une de ces personnes auxquelles on peut se fier, mais qui prêtent à rire ; c'est ce que les cultivateurs aiment et ce qui explique leur sympathie à son égard.

Tout à coup Thelmy leva les bras au ciel, débita son chapelet de jurements sans en oublier un et fit mine de partir à la course. Mais un paysan le prit par le bras et l'arrêta net :

– Qu'est-ce que tu as ? Est-ce qu'une guêpe t'a piqué ?

– Laisse moi donc aller ! s'écria-t-il en se débattant. Voilà ma bougresse qui se sauve de nouveau. Attends, coquine, je vais te frotter la peau, mais pas avec de l'huile.

Tous regardèrent dans la direction qu'indiquait Thelmy. Une jeune fille montait la colline d'un pas alerte, portant un seillon à la main. Dans sa préoccupation, le vieux avait oublié le moment de la traite.

Suzette tenait à être exacte, sans quoi Benoît n'aurait-il pas pu croire qu'elle négligeait son ouvrage ? Ne voulant pas déranger son père au milieu d'une conversation si importante, elle se mit en route, bien avant l'heure du rendez-vous, naturellement.

– Eh ! dit un des hommes présents, c'est ta fille qui va traire la chèvre.

– Justement, je ne veux pas qu'elle aille ! C'est moi qui irai. Je ne veux pas qu'elle retrouve son vilain merle là-haut. Que le diable emporte les chèvres et le merle avec. Laissez moi aller ! Il y a assez longtemps qu'ils se fichent de moi. Je voudrais...

Et chacun de voir où le chat avait mal au pied, de rire de bon cœur et d'empêcher Thelmy de prendre son vol.

– Reste seulement, car tu ne réussiras qu'à les mettre contre toi. Qu'est-ce que tu veux empêcher ? Peux-tu changer le cours des choses ? Si tu n'accordes pas celui-là à Suzette, elle en prendra un autre, dix fois pire. Plus d'un père en a fait l'expérience à son dam. Entêté comme toi, il ne voulait pas permettre à sa fille de choisir le bon. Alors en est venu un autre, et le vieux s'est mordu les doigts toute sa vie d'avoir empêché le premier mariage. Dis donc, quand s'amèneront les ouvriers, ces enjôleurs vis-à-vis desquels le diable lui-même n'est pas sûr, n'oublie pas de cacher ta Suzette. Comme tu serais plus tranquille de la sentir casée, au lieu de monter la garde nuit et jour ! En ce moment, un gendre ferait justement ton affaire. Bientôt tu iras à la cueillette des osiers, pendant ce temps il resterait à la maison, surveillerait les travaux et empêcherait bien du coulage.

C’est ainsi que de tous côtés, on engageait Thelmy à en finir, mais il ne fit que s’obstiner toujours davantage et on ne put lui arracher son consentement.

Pendant ce temps, sans s’inquiéter des négociations de nos diplomates en veste de milaine[4], Suzette montait la pente de la montagne, rapidement, je vous assure.

Benoît l’attendait sur la porte de l’écurie et joyeusement lui souhaita la bienvenue :

– Viens donc regarder si mes vaches me connaissent ou ne me connaissent pas.

Et il alla de crèche en crèche, avec le baquet à léchet, donnant à chaque bête une poignée de sel. Benoît avait dit vrai. Toutes les têtes se tournèrent vers lui, tous les yeux se dirigèrent de son côté, et à mesure qu’il s’approchait, les génisses se frottaient à lui de satisfaction. On aurait cru vraiment qu’elles étaient amoureuses de leur vacher. Il y avait de quoi en être jaloux pour peu qu’on se sentît quelque disposition à l’être.

– Hein ? lui cria-t-il, mes vaches me connaissent-elles ou ne me connaissent-elles pas ? Pas besoin de tant faire la fière avec tes chèvres ! Mes bêtes savent que je les aime et elles me le rendent bien.

– Malin, va ! répliqua Suzette, ce n’est pas toi qu’elles aiment, c’est le son que tu leur donnes. Ah ! si tu ne leur en donnais pas, elles te réclameraient moins.

---

4 Tissu moitié laine, moitié coton, utilisé pour les vêtements, en usage en Suisse romande au 19ème siècle et au début du 20ème . (note des éd. Bourlapapey)

Benoît prit mal la chose, le nigaud, et ils se querellèrent… une querelle d'amoureux, sans coups, ni injures, calmée comme le premier chagrin d'un enfant.

– Je voudrais bien savoir, reprit Benoît, si on ne m'aime que pour le « léchet ».

– Mes chèvres, rétorqua Suzette, me flattent d'une manière autrement tendre et autrement désintéressée que tes vaches.

La jeune fille aurait facilement oublié de traire la bique, si tout à coup elle n'avait pas pensé à son père.

– Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qu'il va dire ? s'écria-t-elle effrayée.

Et elle se mit aussitôt à l'ouvrage.

Alors Benoît commença à lui parler du vieux :

– Finalement, j'aimerais savoir pourquoi il me déteste tant. Il n'a pourtant aucun motif. Lui ai-je fait du mal ? Bien le contraire. Certains jours j'en viens presque à croire que tu l'excites contre moi. Mais pourquoi alors ? Je m'y perds. J'ai agi en tout bien, tout honneur, et, quand même la maison ne vaudrait plus deux sous, je ne changerais pas d'idée. L'autre jour, ce n'est pas pour sauver la baraque que je me suis démené. S'il n'y avait pas eu la fille, je ne m'en serais pas tant donné, va. Mais pour elle, je recommencerais demain. Songer à une riche ? Est-ce qu'elles sont pour notre bec ? J'ai cherché une travailleuse, une économe, une fille avec qui on ait du plaisir à se trouver… pas une de ces vilaines frimousses, pardi ! Voilà, Suzette, pourquoi je tiens à toi, mais qu'est-ce qu'il a donc, le vieux, qu'il fasse tant le mauvais ? À qui construit, un gendre est bien utile. Je m'aiderais à remettre la maison sur pied, je tâcherais d'éviter les frais, autant que possible. Je m'y entends mieux qu'il ne croit.

– Non, ce n'est pas vrai que j'excite le père, je ne saurais vraiment pas pourquoi. Si on m'ordonnait d'épouser un pauvre

garçon, pourquoi ne le ferais-je pas ? Et si on me le défendait pour attendre un plus riche parti… est-ce que les riches regardent les pauvres filles pour le bon motif ? Je ne suis pas avec rien, quand même il ne me reste plus beaucoup. Je sais tenir ménage avec peu d'argent, et pour le travail, je ne crains personne. Ça, je le dois au père, c'est une justice à lui rendre. Au reste, tu ne me déplais point. Peut-être ne seras-tu pas toujours gentil avec moi ? Mais quoi ? C'est ainsi que sont tous les hommes et il faut les prendre comme ils sont. Tu peux en être sûr, Benoît, je n'ai pas excité le père contre toi. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à le lui demander.

– À quoi bon, ma fille ? Frappe moi plutôt dans la main. Voyons, me veux-tu ? dit Benoît.

Et il la regarda bien dans les yeux.

Suzette ne frappa pas dans la main de son amoureux, elle lui tendit la sienne gentiment et sans hésiter, ce qui, du reste, ne signifiait pas peu de chose.



Ils décidèrent que Benoît descendrait le lendemain de bonne heure, avant de traire, pour la demander.

– Et si le vieux grognon refuse, ajouta-t-il, alors je lui ferai… non, je ne lui ferai rien.

Ces négociations avaient pris passablement de temps. Suzette parut toute tremblante devant son père, mais elle ne fit pas la bêtise de s'excuser avant qu'il fût parti en guerre contre elle, ce qui, du reste, est toujours le meilleur moyen d'attirer sur sa tête un orage épouvantable. Contrairement à son habitude, le vieux ne dit rien, il se contenta de bougonner et de marmotter entre les dents toutes sortes de mots incompréhensibles. Passerait-elle entre les gouttes ou n'était-ce que les préparatifs d'une lessive soignée de ses horribles méfaits ? Dès qu'elle put, elle alla se glisser dans son lit. Elle savait par expérience qu'on supporte bien plus facilement les sermons les plus sévères, quand on dort.

* * *

Le lendemain Benoît arriva de bonne heure et risqua timidement sa demande. Mais à peine avait-il commencé qu'il fut tout stupéfait d'entendre le vieux lui dire :

– Ne n'embête pas de nouveau, je sais bien ce qui t'amène. Assez parlé comme cela, si tu la veux, prends-la. Mais il s'agit d'être actif, de te démener et de ne pas croire qu'il n'y a qu'à te remplir le ventre. Oui, il s'agit de travailler dur, pour être sous toit avant l'hiver.

Suzette entendit cette réponse depuis sa cuisine et en fut tout effrayée !

– Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé ? Voilà le père qui devient fou.

Ce qui était arrivé, Thelmy l'apprit sur l'heure à Benoît :

– On va abattre la maisonnette et en reconstruire une neuve. Or quand on bâtit, il vaut mieux avoir un gendre pour vous aider qu'une fille à surveiller.

– Eh ! l'ami, continua-t-il, tu vas quitter ta place immédiatement et t'installer ici sur l'heure, sans quoi j'en prends un autre.

Chacun sait ce qu'on éprouve quand on sort d'une cave sombre et qu'on arrive tout à coup à la lumière du soleil. Benoît et Suzette ressentirent une impression semblable en se trouvant soudainement fiancés, sans avoir passé par un orage, par des éclairs et par des coups de tonnerre. Ils se demandaient où ils se trouvaient et s'ils marchaient sur la tête ou sur les pieds. Aussi Benoît regardait-il le vieux avec de grands yeux et la bouche large ouverte. À la fin, Thelmy lui cria :

– Si ça ne te convient pas, laisse-le ! J'en peux trouver quatre pour un.

En entendant cela, Suzette devint toute pâle :

– Ça va encore manquer, pour sûr, pensa-t-elle.

Quand il s'agit de mariage, les filles sont toujours les premières à y voir clair. Comme par hasard, elle s'avança sur le seuil de la porte et dit gentiment bonjour à Benoît, pour lui laisser le temps de retrouver l'usage de la parole. En quelques mots elle remit les choses au point et l'heureux fiancé, tout feu et flammes, parlait déjà de démolir la maison, dès qu'il aurait fini de traire ses vaches. On lui fit comprendre à grand'peine qu'on ne commencerait les travaux que lorsqu'on saurait où se loger en attendant. Benoît se laissa enfin convaincre, mais on ne réussit pas à lui faire sortir de la tête qu'il fallait établir une hutte provisoire dans la forêt, à l'instar des Bohémiens.

– Si la maison était réduite en cendres, que feriez-vous d'autre ? dit-il, fier de son raisonnement.

– Mais elle n'est pas brûlée, répondit le vieux.

Benoît trouva cet argument décisif et se tut.

Thelmy ne comprenait rien à la bâtisse. Benoît n'y entendait pas beaucoup non plus, mais il saisissait facilement les indications des gens de métier, auxquelles Thelmy ne voyait goutte. Du matin au soir il demandait à tout propos :

– Combien est-ce que ça va encore me coûter ?

Et si le prix dépassait trois sous, il se lamentait comme un enfant :

– Mais on me prend tout, tout ce que j'ai !

Le vieux Jean-Ulrich mit aussi la main à la pâte. Il dressa lui-même les plans et conclut les marchés avec les hommes d'état. Les paysans s'engagèrent à fournir le bois nécessaire gratuitement, et les voisins à transporter les pierres, sans se faire payer non plus.

Il est dans les usages, quand les voituriers ont déchargé, de leur offrir, non pas un festin de rois, mais un simple morceau de pain et de fromage avec deux doigts de vin ou d'eau-de-vie. Naturellement que Thelmy ne voulut pas en entendre parler. Toutes les fois qu'il devait sortir un centime de sa poche, il semblait qu'on lui arrachait la peau du corps. Suzette en vit de belles, la pauvre enfant !

– Ces tonnerres de paysans ont, plus que moi, le moyen de payer du vin ou de l'eau-de-vie. Qu'ils nourrissent leurs domestiques chez eux ! On n'a besoin de rien entre les repas. Du reste, ils ne m'en tiendraient aucun compte et ils ne rabattraient rien de leur morgue et de leur outrecuidance.

Mais Suzette ne laissa pas passer la chose ainsi, ni Benoît non plus, car il savait ce qu'on doit aux domestiques et à quoi ils s'attendent. Connaissant l'opinion publique, ils s'inquiétèrent du jugement que les gens ne manqueraient pas de porter sur eux. Aussi s'efforcèrent-ils de raccommoder, du mieux qu'ils purent, les bêtises du vannier intraitable, et le pauvre Benoît y

consacra tout l’argent de ses économies. Le vieux riait sous cape, tout en ayant l’air de ne rien soupçonner :

– Fais seulement, parbleu ! Dépense toute ta monnaie. Hein ! Je te fais suer. Tu es bien le premier gendre qui se laisse plumer par son beau-père.

Tout serait bien allé si Thelmy n’avait pas commis une nouvelle bévue que ni Suzette, ni Benoît ne purent réparer.

Le maçon et le charpentier avaient commencé les travaux. Ni l’un, ni l’autre n’étaient riches et leurs ouvriers encore moins. Ils tenaient, sinon à recevoir des avances, du moins à être payés tous les huit jours. Peut-être voulaient-ils aussi savoir – leur en fera-t-on un reproche ? – s’ils rentreraient dans leur argent ou non.

Ils allèrent frapper à la porte de Thelmy, sans soupçonner ce qui les attendait. Le maçon se présenta le premier. C’était un vendredi.

– J’aimerais bien savoir comment on veut s’entendre pour le paiement, pour m’arranger en conséquence. Demain, je dois payer mes ouvriers et si je peux avoir mon argent sur place, je serai quitte de le prendre à la banque.

– Eh ! prends le seulement, répondit Thelmy. Il me semble qu’avant d’être payé on devrait d’abord commencer. Moi, je ne vends pas mes corbeilles quand elles sont en ouvrage, je les vends quand elles sont prêtes.

Le maçon fit la grimace et répondit :

– Vois-tu, Thelmy, il n’y a pas de comparaison entre nos métiers. Toi, tu fais comme tu veux avec tes corbeilles et si on ne te les achète pas, tu peux les garder. Mais moi, ta maison une fois terminée, que veux-tu que je fasse de mon travail ? Je ne peux pas l’employer ailleurs. Ce n’est pas qu’on soit à court

d’argent, au moins. On patienterait déjà quand, en fin de compte, on serait sûr d’être payé.

– Parbleu, si tu as peur de ne pas être payé, personne ne te force de faire mon ouvrage. Tu n’es pas le seul maçon au monde.

Thelmy n’aurait probablement pas vu de mauvais œil tous les ouvriers prendre la clef des champs, car sa bâtisse lui procurait tous les jours de nouveaux ennuis.

– Une fois ou l’autre, disait-il en maugréant, il faudra bien payer cette satanée besogne. Et alors, qu’est-ce que j’en aurai de plus ? Dans la vieille maison, je vivais heureux, mais le bon Dieu n’a pas trouvé la chose de son goût, Voilà !

Le lendemain, ce fut le tour du charpentier :

– Je voulais te dire qu’il me faut de la braise pour mes ouvriers, et malheureusement je suis au bout de la mienne. J’ai essayé de m’en procurer, mais ça n’a pas réussi. On a une peine du diable d’avoir de l’argent par le temps qui court ; jamais je n’ai vu ça, on dirait qu’il est aussi rare que les bonnes femmes. Tu voudras bien faire le nécessaire, n’est-ce pas ? Pour ce soir, il me faudrait quelque chose comme vingt écus. Mais si ça t’est égal, donne m’en cent et je serai quitte de venir t’ennuyer samedi prochain.

Mille millions de bombes ! Comme Thelmy sauta en l’air ! On aurait dit que, d’un bond, il allait atteindre le ciel.

– Est-ce que tu es un imbécile ou un fou ? lui répondit-il. Parce que je suis un pauvre diable, tu crois qu’on peut faire de moi ce qu’on veut. Mais tu te trompes, je ne me laisserai pas écorcher vivant. Va demander de l’argent où on t’en doit depuis longtemps, comme de juste. Quand l’ouvrage n’est qu’à peine commencé, on n’en réclame pas.

Le charpentier ne se laissa pas facilement désarçonner :

– Moi, je ne me paye pas de mots. Ce soir, il me faut de l'argent. Si tu ne m'en donnes pas, je pars sans tambour ni trompette et tu ne me reverras plus.

Thelmy répondit froidement.

– Eh ! pardi, fais ce que tu voudras !

Et il pensait à part lui :

– Va seulement, je ne désire que ça. Tu pourras attendre longtemps avant que je te coure après.

Vers le soir, les deux maîtres d'état cherchèrent en vain leur homme. Ils ne le trouvèrent nulle part. Suzette et Benoît ne savaient pas ce qu'il était devenu. Il avait pris de la poudre d'escampette.

Le maçon et le charpentier se fâchèrent tout rouge. Pauvre Benoît et pauvre Suzette ! Comme ils eurent peur, quand ils apprirent la cause de leur colère ! Ne devaient-ils pas se marier, aussitôt la maison terminée ? Or, si les maîtres d'état pliaient bagage et partaient plus loin avec leurs outils, adieu la noce ! Ils firent tous leurs efforts pour les apaiser et Benoît promit de chercher des fonds, si le vieux ne voulait pas en donner.

– Pour le moment ce sera difficile, car on ne lui a jamais vu beaucoup d'argent. Peut-être est-il parti en chercher et n'a-t-il pas réussi à s'en procurer ? leur dirent-ils, les deux à la fois.

Et Benoît ajouta :

– Quoi qu'il en soit, s'il n'en trouve pas, c'est moi qui m'en charge. Je sais à quelle porte frapper.

Les maîtres d'état finirent par se calmer. Ils promirent de revenir travailler le lundi, mais à la condition expresse de trouver leur argent sonnant et trébuchant.

Thelmy rentra à la nuit. Les jeunes gens l'attendaient avec anxiété, Suzette pensait :

– Pauvre père, comme il doit souffrir de ne pas avoir d'argent quand on lui en demande !

Mais, sur son visage, pas la moindre trace de soucis. Quand les enfants lui exposèrent leur inquiétude, il haussa les épaules d'un air indifférent :

– Le beau mal s'ils décampent ! Tout ce que je désire, c'est de leur voir le dos… mais de loin.

Naturellement les deux amoureux ne prirent pas la chose avec autant de calme que lui. Mais il s'en inquiéta peu.

– Pardi, faites mieux si vous pouvez ! leur cria-t-il.

Et il alla se coucher.

* * *

Le lendemain, dimanche, Jean-Ulrich, le vieux paysan, eut un bien mauvais jour. Plus d'une fois, on l'entendit répéter :

– Voilà ce qu'on gagne à aider son prochain. On est embêté du matin au soir. Si je ne savais pas que c'est une rouerie du diable de tourmenter sans relâche ceux qui essayent de faire quelque chose pour le bon Dieu il y a longtemps que j'aurais chassé à coups de trique les importuns qui viennent me demander des conseils, de l'argent ou d'autres secours.

Ce jour-là, à peine avait-il mis ses souliers que le charpentier envahit son domicile :

– Me voilà dans de beaux draps ! C'est votre faute si je subis une telle perte. Mais tant pis, j'ai conclu mon marché avec vous, c'est à vous que je m'en tiendrai. Tous les mêmes, ces tonnerres de paysans, bons pour donner des conseils qui leur ne coûtent rien et pour faire tirer les marrons du feu par d'autres.

Et quand ils ont mis dedans un pauvre ouvrier, ils sautent en l'air de joie et se donnent une bosse de rire.

Au charpentier succéda le maître-maçon. Il était encore plus furieux. On aurait pu facilement le faire tenir droit sur une jambe, tant la colère l'avait raidi.

Jean-Ulrich sentit la moutarde lui monter du nez et il expédia celui-ci d'une façon encore plus cavalière que l'autre :

– C'est inconvenant de réclamer, dès la première semaine, de l'argent à un pauvre homme. Vous n'auriez pas osé faire cela à un riche. Apprenez que Jean-Ulrich n'a jamais mis dedans âme qui vive. Si j'avais craint que vous ne soyez pas payés, je ne vous aurais pas remis cet ouvrage. Mais c'est bon pour cette fois. La prochaine, vous irez ennuyer quelqu'un d'autre.

Cette algarade retourna le maçon comme un gant et sa colère tomba comme un feu de paille. Il répondit :

– Je n'ai pas eu mauvaise intention ; il ne faut pas prendre mal mes paroles. Les temps sont bien difficiles et l'argent est si rare qu'il faut se mettre voleur pour en avoir. Mes ouvriers réclament leur paie à grands cris, pas un ne veut attendre. Quand les pommes de terre manquent, on doit tout acheter et on est à court d'argent.

Irrévérencieusement il ajouta :

– Si le bon Dieu faisait au moins réussir encore une année les pommes de terre ! À sa place, j'aurais pitié des gens, surtout du pauvre monde !

Jean-Ulrich sentit la main lui démanger :

– Tu parles bien quand tu parles longtemps, mais ce que tu dis ne brille pas par l'esprit. Le bon Dieu sait ce qu'il fait. Il veut montrer une fois pour toutes que c'est lui qui est le Maître et que c'est de lui que toutes choses procèdent. Vous ne savez pas cela, maître maçon, et il fera durer le cher temps jusqu'à ce que

vous le sachiez. Toi aussi, tu es un de ceux qui, jour après jour, maudissent les riches et prêchent la vengeance contre eux, comme s'ils étaient cause de tout. Quant à Dieu, au créateur du ciel et de la terre, de toute l'année tu n'y penses jamais. Si par hasard son nom se trouve dans ta bouche, c'est à peu près comme si tu prenais une trique pour en assommer ton prochain. Pendant que j'y suis, je veux encore te poser cette question :

« Pourquoi est-ce que le bon Dieu aurait pitié des hommes, puisque les hommes n'ont pas pitié les uns des autres ? »

– Oui, reprit le maçon, vous avez parfaitement raison, c'est aussi mon idée. On laisse des familles entières mourir de faim et de misère, et ceux qui ne manquent de rien et qui pourraient facilement leur venir en aide, n'ont pas pour elles la moindre pitié !

– Oui, broie-mortier, tu parles d'or. Vraiment, tu as mis le doigt sur la plaie ; mais, dis-moi, qui sont-ils ces gens qui n'ont pas pitié des autres ?

– Eh ! ce sont justement ceux qui le pourraient le plus facilement, répondit le maçon.

– Dis plutôt ceux qui, les premiers, le devraient, c'est-à-dire les pères et les mères. Maître maçon, je ne veux pas te reprocher tes péchés, et si tes enfants sortent de table en ayant faim, je n'en sais rien. Mais quand cela serait, à qui en imputer la faute ? Tu pourrais être un homme à ton aise, mais ton nez te coûte trop, tu ne penses qu'à lui. Tu ferais mieux, je crois, de planter des légumes verts que de cultiver un nez rouge. Et ta femme ? Elle affuble son aînée que c'est une honte, pendant qu'elle laisse les cadets courir pieds-nus et grelotter dans leurs habits en loques. Et quelle espèce d'ouvriers as-tu ? Est-ce qu'ils ont pitié de leurs enfants ? Pour un petit verre d'eau-de-vie, ils les envoient au diable, pieds-nus. Le régent essaie-t-il de leur apprendre quelque chose de bon, vous criez comme si on allait vous enfoncer un couteau dans la gorge, et le pasteur veut-il

s’occuper de leur âme, vous vous défendez comme si on allait vous les voler. C’est ainsi, broie-mortier, il faut qu’une fois on vous le dise. Si vous voulez que le bon Dieu ait pitié des gens, commencez par avoir pitié de vous et des vôtres.

– Nous commencerons, messieurs les paysans, quand vous nous donnerez l’exemple, répondit le maçon. Pour le moment, il me faut mon argent. Quand pourrai-je l’avoir, afin de régler mes comptes avec mes ouvriers ?

– Tu n’as qu’à venir la semaine prochaine, je te payerai pour l’ouvrage fait, mais je ne donne pas d’avances.

– Aussi je n’en demande pas. Je serai déjà content d’avoir ce que j’ai gagné, répondit brusquement le maçon.

Et il partit, en faisant retentir les escaliers du bruit de ses talons.

À peine était-il loin que Benoît parut à la porte, tout émotionné :

– J’arrive de chez mon ancien maître. Il ne peut pas me prêter de l’argent, il n’en a justement pas en ce moment. Pour l’amour de Dieu, que faut-il faire ? Brave Jean-Ulrich, soyez mon sauveur ! Donnez-moi un conseil d’ami ! Où, où pourrai-je en trouver ?

Et Jean-Ulrich le consola de son mieux :

– Sois tranquille, Benoît, ne t’en donne pas ainsi ! Je te promets que l’argent sera là au moment voulu. Voici ma main. Tu peux y compter.

Il venait de partir, quand la fille de Jean-Ulrich arriva de l’église et tout d’une haleine :

– La Suzette à Thelmy te supplie, pour l’amour de Dieu, de monter cet après-midi chez eux. Elle ne sait plus où donner de la tête, elle dit qu’elle voudrait être six pieds sous terre. La

pauvre fille a tellement pleuré que les pierres même auraient pitié d'elle. Oui, on se serait lavé les mains dans ses larmes.

– À qui le tour à présent ? s'écria Jean-Ulrich. Cette fois, je commence à en avoir assez.

Personne d'autre ne vint, car Thelmy se garda comme du feu d'être le cinquième. Qu'aurait-il eu à demander et de quoi se serait-il plaint ? Il était tout heureux qu'on le laissât tranquille dans son coin et qu'on ne lui demandât rien pour la bâtisse.

* * *

Quelle corvée pour Jean-Ulrich ! Le dimanche, il restait de préférence chez lui et jouissait de son repos, assis sur le banc devant la maison. Il savait bien que Thelmy s'obstinerait à ne pas venir, l'eût-il fait demander sept fois. Aussi, vers le soir, se mit-il en route pour la Combe.

Thelmy sursauta en apercevant Jean-Ulrich. S'il l'avait vu à temps, il n'aurait pas manqué de s'éclipser. Une fois près de lui, Jean-Ulrich lui lut son texte à brûle-pourpoint et le développa carrément :

– Voyons donc ! Sont-ce là des manières ? J'agis avec toi dans les meilleures intentions et, comme remerciement, tu me fais tourmenter par des enragés pareils ! Tu as de l'argent plus qu'il n'en faut. Pourquoi alors ne pas payer ce que tu dois ? Tu devras bien t'y résoudre une fois ou l'autre ou bien t'imagines-tu trouver un imbécile pour payer à ta place ? Demain, arrange-toi pour que la monnaie soit là. Es-tu bien content quand les paysans te laissent rentrer à la maison sans te payer ta journée ?

Thelmy se démenait comme un diable dans un bénitier, tantôt grognant contre son interlocuteur, tantôt essayant de le flatter :

– Quand j'ai commencé la bâtisse, dit-il, j'ai cru que tu m'avancerais le nécessaire, sans quoi jamais je n'aurais com-

mencé. Tu m'as dit qu'il y avait beaucoup de braves gens ; c'est sur eux que j'ai compté ! Il te faut me prêter la somme et petit à petit tu rentreras assez dans tes fonds.

À l'ouïe d'une pareille demande, Jean-Ulrich eut la sensation qu'il marchait sur la tête :

– Alors tu m'as menti quand tu m'as assuré avoir de l'argent caché, et plus qu'il ne t'en fallait pour ta maison ?

– Non pas, répliqua Thelmy. Mais quand veux-tu que je sorte ma monnaie de la caisse ? De jour, pas moyen, il y a trop de va-et-vient ; la nuit, encore moins, Suzette s'en apercevrait. Tu vois bien que c'est impossible.

– Pourquoi donc ta fille ne le saurait-elle pas ? demanda Jean-Ulrich.

Et il représenta à Thelmy sa stupidité de vouloir cacher plus longtemps son trésor à ses enfants.

– Tu crains sans doute qu'on ne le sache ? ajouta-t-il. Tu as peur qu'on ne le publie au son du tambour.

Mais Thelmy tenait de l'âne rétif qui ne démarre pas de sa position. Tout à coup il devint causeur :

– Quelles suites funestes pour les jeunes, s'ils venaient à découvrir le trésor ! Tous les vices s'abattraient sur eux. Ça ferait des vaniteux, des orgueilleux, des dépensiers… quoi ! des chenapans dans toute l'étendue du terme.

– Ils ne le découvriront donc pas à ta mort ? Ne vaut-il pas mieux employer maintenant tes sous à quelque chose d'utile plutôt qu'ils mettent la main dessus après ta mort ? À présent tu peux les surveiller, mais une fois parti pour l'autre monde, adieu Luc !

– Dis tout ce que tu voudras, ça ne sert de rien et je n'en ferai rien. Pour ce qui est de l'argent, on n'y touchera pas, ni moi,

ni personne. Aurai-je pour rien travaillé du matin au soir ? Me serai-je inutilement réjoui de la tête des gens en trouvant le trésor, de leur narines ouvertes quand on leur dira : « Le vieux vannier a laissé tout une seille d'écus. Qui est-ce qui l'aurait cru ? Qui est-ce qui s'y serait attendu ? On le prenait pour plus bête qu'il n'était. » Et tout cela n'arriverait pas ? Et toute ma joie serait en vain ? Nom d'un tonnerre, ne me demande pas ça, Jean-Ulrich, jamais je ne le ferai. Plutôt me pendre encore aujourd'hui ! Oui, qu'on m'enterre demain, mais que demain aussi tout se passe comme je l'ai désiré !

Jean-Ulrich ne s'attendait pas à une pareille sortie. Ces paroles l'effrayèrent. Il connaissait de longue date Thelmy et son obstination. Ces caractères là prennent les choses tellement à cœur qu'ils en viennent facilement aux dernières extrémités. C'était là évidemment une de ses nombreuses bizarreries, toutes plus diaboliques les unes que les autres, mais elle faisait partie intégrante de sa personne, elle y était profondément enracinée, toute son existence en dépendait. Jean-Ulrich se dit :

– En allant plus loin je ferais fausse route, et je risquerais une de ces catastrophes qu'on a toute sa vie sur la conscience.

Il battit donc en retraite. Longtemps, très longtemps, il délibéra avec Thelmy, jusqu'à ce que ce dernier finit par lui dire :

– Au fond, peu m'importe que la seille soit sous mon lit ou entre tes mains. Mais je ne veux pas savoir combien il y a dedans, et je ne veux rien y prendre. Jamais je ne me résoudrai à sortir les belles pièces que j'y ai déposées. En tout cas, la fille et son imbécile n'en doivent rien savoir. Dieu sait ce qu'ils feraient ! Avant la pleine lune tout serait rongé, et les mauvais sujets du village ne manqueraient pas de crier partout, en me riant au nez :

– Ça lui vient bien !

– Alors, les maîtres d'état, qui est-ce qui les payera ? demanda Jean-Ulrich.

– Toi, parbleu, qui voudrais-tu d'autre ? Prends l'argent dans la seille.

– Ça ne m'arrange pas, et du reste, il faudrait auparavant compter la caisse.

– Entends-tu bien ? dit Thelmy en s'emportant, je ne veux pas entendre parler de cet argent, ni de ce que tu dépenseras. Si tu réussis à mettre quelque chose de côté, tant mieux, autant de gagné pour toi. Tu pourras alors dire à tous les gueux comment Thelmy a su manœuvrer sa baraque.

Jean-Ulrich n'aimait guère se charger d'une corvée aussi étrange. Si Thelmy n'avait pas été son vieux camarade d'école, il ne l'aurait certes pas acceptée. Finalement on convint de cet arrangement :

Le vieux donnerait aux jeunes quelques sous pour aller à l'auberge. Pendant ce temps, à la faveur de la nuit, on introduirait le trésor dans la maison de Jean-Ulrich. Celui-ci le tiendrait caché jusqu'à la mort de Thelmy. Dans le cas où Jean-Ulrich mourrait le premier, il ferait en sorte qu'on sût à qui appartenait le magot.

Le vannier apporta la seille. Mais le vieux paysan se garda bien de s'en tenir à ce qui avait été décidé. Il fit compter la somme par deux hommes de confiance, qui en notèrent le montant sur un papier qu'il mit sur l'argent.

Les jeunes furent étrangement surpris de la générosité de Thelmy. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles. Jamais ils n'auraient osé accepter un pareil « sacrifice », si Jean-Ulrich ne leur avait pas dit :

– Acceptez donc, puisque le père vous le donne. Il coulera bien de l'eau sous le pont avant qu'il se paye le luxe d'une pa-

reille fantaisie. C'est une marque de satisfaction, il ne faut pas la repousser. Soyez bons pour lui ; prenez sur vos épaules la bonne moitié de la besogne. Vous êtes jeunes. Montrez-vous plus vaillants qu'un septuagénaire.

Ils sortirent, mais, une fois dehors, Suzette éclata en pleurs :

– Un changement pareil est un signe de mort ! Je ne peux pas l'expliquer autrement, quand même Jean-Ulrich prétendrait le contraire. Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire pour qu'il ait cédé. Jusqu'à présent quand il avait mis une idée sous son bonnet, âme qui vive n'aurait réussi à l'en faire changer… tout au plus le bon Dieu.

Lundi les maîtres d'état se présentèrent avec des visages insolents, sur lesquels on lisait ces mots :

– Oui, oui, vieux gredin, on va t'apprendre à vivre aujourd'hui !

Le maçon eut toutes les peines du monde à attendre jusqu'à la nuit pour voir ce qui en serait. L'impatience le faisait presque sauter hors de sa peau. L'après-midi n'était pas encore terminée qu'il se présenta à Thelmy :

– Maintenant veux-tu payer ou non ? J'aimerais le savoir.

– Qui est-ce qui a dit qu'on voulait vous payer aujourd'hui ?

– Jean-Ulrich me l'a promis.

– Alors, puisqu'il te l'a promis, pourquoi t'adresses-tu à moi ? Va chez lui ; ce qu'il a promis, il le tient.

Le maçon sauta en l'air :

– Je ne veux pas courir après mon argent… comme l'autre jour, pour ne rien avoir. Si tu veux prendre quelqu'un pour un fou, vas-en chercher un ailleurs.

Benoît se trouvait sur des charbons. Il l'apaisa du mieux qu'il put :

– Jean-Ulrich, lui dit-il, est venu hier ici même et probablement qu'ils auront convenu de quelque chose ensemble. Le père ne sait pas compter, il ne connaît pas les chiffres et l'argent guère davantage. Je suis sûr que Jean-Ulrich se sera chargé des paiements.

– C'est possible, répondit le maçon, mais alors pourquoi la vieille ganache n'en dit-elle rien ? S'il veut agir ainsi, on le fera aller.

– Pourquoi tenez-vous ainsi à me tourmenter ? répliqua Thelmy qui avait entendu les derniers mots. Ne pas même travailler huit jours et avoir le toupet d'exiger déjà le paiement ! Essayez seulement de me faire aller. On verra bien qui restera le maître, à la fin.

Nous croyons Thelmy sur parole. Avec sa rouerie diabolique, certainement il serait resté le maître, mais ce jour-là il n'eut pas besoin de s'en servir.

Lorsque les maîtres d'état virent leur argent et qu'ils surent que dorénavant Jean-Ulrich traiterait directement avec eux, ils laissèrent le vieux à ses excentricités et poussèrent le travail avec ardeur. En très peu de temps, on put mettre la maison sous toit.

Les jeunes gens firent publier leurs bans de mariage, heureux d'être arrivés au but. Mais un nouvel obstacle surgit, auquel ils n'avaient pas pensé. Ils devaient, paraît-il, faire à leurs dépens jusqu'au bout, l'expérience de l'adage latin : « Per ardua ad astra », en bon français : « Pour atteindre le ciel, il faut surmonter bien des difficultés ». Depuis que le monde est monde,

on se fait faire des vêtements neufs pour se marier. Il règne à ce sujet une drôle de superstition. On croit que l'amour s'en va lorsque s'usent les habits de noce, en particulier les souliers.

Dans la règle le neuf dure plus longtemps que le vieux. Aussi tient-on mordicus à avoir du neuf. Plusieurs même suspendent tout leur costume à la chambre haute, ne le mettent jamais ou du moins très rarement et croient de cette manière s'assurer d'éternelles amours. Ce serait, en tout cas, un moyen facile et très à recommander… s'il était vrai.

Pour toutes ces considérations les jeunes gens trouvèrent qu'il leur fallait coûte que coûte des habits neufs… surtout Suzette. Mais où se procurer de l'argent pour ne pas en voler ? Benoît avait dépensé son dernier centime en faveur de Thelmy, Suzette, elle, n'avait jamais vu la couleur d'une pièce de monnaie, et deux habits complets, si bon marché qu'ils fussent, coûtaient toujours une jolie somme. Sans doute ils auraient pu faire comme tant d'autres : acheter à crédit ; mais ils rougissaient rien que d'y penser et ils savaient, du reste, que de cette manière on paie tout plus cher. En songeant à leur avenir, la seule idée de faire des dettes et des dépenses inutiles leur donnait le frisson.

Un jour que Thelmy semblait de bonne humeur, Suzette se fit caressante. Elle aurait presque dansé devant lui, comme la belle Salomé devant Hérode. Quand il lui parut bien attendri, elle risqua sa demande. Sacrebleu ! Quel orage épouvantable avec des nuages noirs comme de l'encre, des éclairs et des coups de tonnerre !

– Moi, je ne me marie pas. Que celui qui veut faire cette bêtise se procure lui-même ses habits ! Je suis déjà assez puni d'avoir un gendre, sans qu'on me tourmente pour des dépenses de cette espèce.

En un mot, ce fut une seconde édition de l'histoire des maîtres d'état, avec cette différence que, la première fois, il

s’agissait de la maison et, la seconde, de la fille. Il va sans dire que, pour l’une comme pour l’autre, il aurait de beaucoup préféré l’ancien état de choses.

Suzette essaya de lui représenter que Benoît avait dépensé beaucoup d’argent dans son intérêt, à lui, Thelmy, qu’il avait payé de sa bourse bien des pots de vin et d’eau-de-vie.

– Qui est-ce qui lui en a donné l’ordre ? dit le vieux en se montant. Qui commande paie. Si toi ou lui, vous aviez une goutte de sang dans les veines, vous ne viendrez pas me tourmenter avec des demandes aussi stupides, dans un moment où j’ai tant de dépenses que j’en deviens presque fou.

On peut supposer la triste impression que ces paroles firent à Suzette, surtout à cause de son cher Benoît, traité d’une façon aussi cavalière. Non, jamais elle n’oserait lui rapporter cette réponse.

– Finalement, se disait-elle, je peux tout aussi bien me marier dans mes vieux habits. Notre amour ne s’en ressentira pas pour cela. En travaillant de mon mieux, en étant économe et affectueuse, en me mettant, s’il le faut, aux pieds de mon mari, je ne crois pas que je serai punie pour une chose pareille.

Un jour que, seule devant la maison, occupée a peler des pommes de terre, elle versait toutes les larmes de ses yeux. Jean-Ulrich arriva et lui demanda la cause de son chagrin. Après bien des hésitations Suzette lui fit sa confession. Au premier abord, le vieux paysan se fâcha, mais bientôt il partit d’un bon éclat de rire :

– Le vieux est pourtant toujours le même. On le broierait dans un mortier de la tête aux pieds que ce serait toujours Thelmy comme avant, sans un cheveu de changé. Mais console-toi, ma fille, tu auras tes habits et Benoît aussi. Ton père déboursera, qu’il le veuille ou ne le veuille pas, ça rentrera dans les frais de construction.

– Non, Jean-Ulrich, je n'y consentirais pas. Pendant toute ma vie je n'ai jamais trompé mon père pour un centime, quand même, bien des fois, j'ai souffert de la faim. Je ne veux pas commencer maintenant, et surtout pas pour des habits de noce. Le beau plaisir de porter une robe neuve achetée avec de l'argent mal acquis ! Je rougirais de la mettre et je n'oserais pas la regarder.

– Tu es une drôle de fille, répondit Jean-Ulrich. Quand tu seras vieille, tu auras une tête comme ton père, pas aussi vilaine sans doute, mais en tout cas aussi étonnante.

Heureusement que Thelmy survint pendant cette conversation. Jean-Ulrich lui lava la tête d'importance :

– De tout l'Emmenthal, tu es le père le plus dénaturé que je connaisse. À force d'être grondée et malmenée, la patience pourrait bien échapper une belle fois à ta fille. Ça te viendrait comme le nez au milieu du visage, tu ne mérites que ça. En employant la manière forte, le digne Jean-Ulrich ne réussit qu'à fâcher tout rouge Thelmy :

– Le diable m'emporte si je n'en ai pas bientôt assez. Il ne faudrait plus que ça maintenant, que les pauvres diables se permettent d'aller à l'église en soie et en velours. Tu diras tout ce que tu voudras, c'est pour les riches, ce n'est pas pour nous. J'ai assez de poils blancs au menton pour savoir ce que je dis. Mais au fond, ça m'est égal, agissez à votre guise, pourvu que vous déboursiez. Faire des dettes, c'est facile, mais les payer, c'est une autre chanson. Quelle grimace quand la note arrive ! Vous l'apprendrez à vos dépens, belle dame.

Quel nouveau chagrin pour Suzette ! Elle allait complètement renoncer à ses habits, quand Jean-Ulrich la consola en lui disant :

– Je n'aime pas les gens orgueilleux, mais ce qu'il faut faire, il faut le faire. Celui qui le jour de son mariage ne suit pas

les us et coutumes s'en repentira ou deviendra un grincheux dont les affaires tourneront mal.

– Elle est forte celle-là... comme du tabac de Payerne.

– Eh bien ! fais en ce que tu voudras de mon tabac, laisse le par terre ou prends en une prise. En tout cas, ce n'est pas moi qui te le mettrai dans le nez, répondit Jean-Ulrich.

Et il partit en riant de bon cœur.

* * *

Suzette fit une très jolie fiancée. Elle éprouvait une joie enfantine et n'était pas la première à se sentir émue dans ce rôle. Jamais encore elle n'avait eu, la pauvre enfant, un costume entier dont la jupe, le corsage et le reste allassent bien ensemble. Quand par hasard elle portait quelque chose de neuf, le neuf rendait le reste de son accoutrement encore plus vieux et plus usé. Elle ne pouvait se rassasier d'examiner ses souliers neufs, ses bas neufs, son chapeau neuf, de détailler toutes les parties de sa toilette, comme font les enfants pour leurs cadeaux de Noël. Regardez les courir autour de l'arbre aux mille objets resplendissants : ils passent de l'un à l'autre, ils ouvrent de grands yeux étonnés et ils sautent de joie.

Son bonheur ne dura pas un jour seulement, – hélas ! mon Dieu, cela arrive à tant de fiancées, – mais de semaine en semaine elle se sentit plus heureuse. Depuis la mort de sa mère, Suzette n'avait pas été habituée à des paroles aimables. La manière d'être de son père en comportait, par an, trois ou quatre tout au plus. Sans doute, Benoît ne ressemblait pas à un bâton de sucre d'orge, mais il tenait chaque jour à sa petite femme de gentils propos, et ses gronderies n'étaient pas aussi méchantes et épicées que celles de Thelmy. Un bel avenir s'ouvrait pour l'aimable enfant. Benoît devint bien vite habile à fabriquer les corbeilles et, dès le premier hiver, le vieux n'eut pas grand'chose à lui trouver à redire.

Un jour, Jean-Ulrich demanda à Thelmy :

– Et maintenant, comment ça va-t-il avec ton gendre ? Trouves-tu qu'il peut servir à quelque chose ?

– Eh ! ça va. C'est un tout bon pour le travail. S'il n'avait pas appris à faire les corbeilles et s'il n'était pas devenu mon gendre, ça aurait pu ne pas aussi bien tourner pour moi. Il fait vite son ouvrage, il a les doigts aussi dégourdis que s'il savait le métier depuis longtemps. Mais à table, quel goinfre ! Quel avale-royaume ! Il ne mange pas comme un pauvre diable, il mange comme un riche paysan qui a dix vaches à l'écurie.

– Et toi donc ? dit Jean-Ulrich en souriant. Quand tu mangeais à ma table, celui qui avalait le plus des deux, ce n'était certes pas moi.

– Oh ! par exception ou quand on va en journée, c'est une autre affaire, répondit naïvement Thelmy. Mais je n'entends pas cela, j'entends l'ordinaire de tous les jours. Ce n'est plus comme autrefois, ça fait une différence, tu ne le croirais pas.

– Je le crois bien, j'ai eu assez souvent l'occasion de m'en apercevoir. T'imagines-tu qu'une bourse de cultivateur ne se ressent pas d'un ouvrier qui mange une fois et demi autant qu'un chien de boucher ?

– C'est possible, mais que m'importe ? Les paysans sont là pour cela ; sans ça, pourquoi les aurait-on ?

– Tu en es un de pistolet, toi ! Crois-tu qu'on se nourrisse de pousses de sapins ? Prends garde à ce que tu dis, car si les gens t'entendaient, tu n'aurais plus une seule journée à faire chez eux.

– Est-ce que je cours après les journées ? Pourvu que j'aie des osiers, c'est l'essentiel. Je me tire bien mieux d'affaire en les employant chez moi comme je veux, qu'en faisant des corbeilles chez les paysans, où je gagne à peine l'eau que je bois.

– Alors, tu t'imagines qu'on te laissera encore prendre les osiers ? On saura aussi te river le clou.

– Il n'y a pas de risque. Les paysans ne désirent guère que je revienne, après ma mort, à la cueillette des osiers dans leurs prés pour me repayer de ce qu'ils me voleraient. Ils ne désirent pas non plus que je voie comment ils se prennent l'eau les uns aux autres et que je raconte aux vieux paysans, qui reviendront aussi plus tard dans les sombres nuits, quelles canailles de fils leur ont succédé.

* * *

Thelmy ne perdit rien de son langage sarcastique, mais ses forces déclinèrent visiblement. Les événements de l'été l'avaient complètement ébranlé et mis hors de son assiette. Il ne se plaignait jamais, il toussotait un peu plus qu'à l'ordinaire et ne se fâchait que lorsque sa fille lui conseillait de prendre du thé ou des médecines. Il se fatiguait au travail et se donnait beaucoup de peine pour cacher sa faiblesse.

Un jour Suzette lui apporta une chopine de vin rouge. À la vue de cette « prodigalité », il entra dans une colère terrible. La pauvre femme ne se rappela pas l'avoir jamais vu dans un tel état. Peu s'en fallut qu'il ne lui lançât la chopine à la tête :

– Tant qu'a duré la vieille maison, il n'y est pas entré une goutte de vin. Mais à peine vient-on d'en bâtir une neuve que le diable s'y faufile déjà. Je peux juger par là comment les choses iront quand j'aurai fermé les yeux. Ne vous imaginez pas, gredins, que je vais vous faire le plaisir de déguerpir de si tôt. Je tiens à vous faire languir encore un bon moment pour vous apprendre à vous conduire.

Des paroles comme celles-là nous sont redemandées ; elles ne conviennent pas à de pauvres mortels. Au-dessus d'eux, il y a le grand Maître. Qu'ils ne l'oublient jamais !

Le lendemain matin on trouva Thelmy trépassé dans son lit, sans qu'il eût seulement bougé la tête. Sa mort avait dû être bien paisible. Ce départ si soudain alla au cœur de Suzette. Nous n'osons pas prétendre que Benoît ait été plus triste que d'autres gendres qui auraient perdu un beau-père difficile à vivre.

Grande fut la perplexité de l'un et de l'autre ! Où prendre l'argent pour payer les dettes qui reposaient sur la maison ? Benoît se rendit aussitôt, comme bien on pense, auprès de Jean-Ulrich, pour lui demander des conseils :



– Va d'abord annoncer la chose au pasteur, lui dit-il. Quant à l'enterrement, pas de dépense inutile, du pain et du fromage à la maison, aucun tire-bas à l'auberge. Ah ! souvent j'aurai le cœur triste, en pensant à mon camarade d'école. C'est un bonheur pour vous et pour lui qu'il n'ait pas été longtemps malade. Il n'aurait guère été commode à soigner.

– Où me faut-il prendre le pain et le fromage ? demanda Benoît. Je ne voudrais pas trop dépenser et je ne sais vraiment pas comment payer... Tout au plus reste-t-il vingt sous à la maison. Avec le temps nous rembourserions déjà, si quelqu'un nous avançait une petite somme.

– Tu trouveras facilement de l'argent si tu dis qu'on a posé les scellés chez vous ce matin. Va tout de suite à la justice de paix pour dire qu'on le fasse. Alors, pour sûr, personne ne t'en refusera, mais, sans cette formalité, tu ne trouveras pas le sou. Les gens sont contents de toi, et c'est dans ces circonstances-là qu'on comprend ce que vaut une bonne réputation.

Comme Benoît faisait mine de demander d'autres explications, Jean-Ulrich, pour couper court, lui dit :

– Va seulement et fais comme je te conseille. Le soir de l'enterrement, viens avec Suzette ; je vous dirai ce qui en est. Au moins ne vous inquiétez pas, les affaires ne sont pas en si mauvais état...

Ces paroles mirent un baume sur le cœur des jeunes mariés, mais elles ne les tranquillisèrent pas entièrement. On comprend qu'il leur tardait de voir arriver cette soirée d'où dépendait leur avenir.

Les voisins se montrèrent très bons, ils s'offrirent pour veiller le corps et pour faire les commissions :

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ajoutèrent-ils, dites-le sans compliments.

– Jamais on n'aurait supposé que les gens nous aimaient tant, se disaient Suzette et Benoît.

Ils n'avaient pas encore appris à connaître les hommes bien à fond. Il n'y a pas à se faire d'illusion. Les hommes sont bons. Peut-être ? Mais ça dure rarement longtemps. Ils sont compatissants. Sans doute ! Mais si on recourt souvent à eux, on leur

devient bien vite à charge. Depuis le jour de la mort jusqu'au jour de l'enterrement, ça peut encore aller… ajoutez même pour les meilleurs une semaine en plus.

Il y eut passablement de monde pour suivre Thelmy en terre et l'on se comporta très honnêtement en mangeant le pain et le fromage. On entendait dire dans les groupes :

– Les jeunes mariés ont eu un bien mauvais commencement, et pour se tirer d'affaire, ils devront veiller au grain.

Ils passèrent l'après-midi à balayer et à écurer et, le soir venu, ils se dirigèrent, le cœur anxieux, du côté de la demeure de Jean-Ulrich. Avant de les entretenir de leurs affaires, le vieux paysan leur offrit un verre de vin et quelque chose à manger. Les malheureux crurent se trouver à souper chez le bourreau. Quand Jean-Ulrich vit que les morceaux leur restaient au cou, il fit passer les jeunes mariés dans la chambre à côté. Il y avait des papiers sur la table et au beau milieu une vilaine seille, avec quelque chose dedans. Suzette ne pouvait pas comprendre ce que c'était :

– Quand on reçoit des visites, se disait-elle, on a l'habitude de mettre de côté des horreurs pareilles.

Les papiers étaient les comptes et quittances de la bâtisse.

– Seigneur Jésus, à combien est-ce que ça s'élève ? dit-elle en poussant un soupir qui devait sortir au moins des profondeurs de la terre. Ça doit faire une grande somme, en tout.

– Oh ! sans doute, répondit le vieux ; j'ai pourtant économisé tout ce que j'ai pu. Il aurait été facile de dépenser bien davantage, et vous n'êtes pas encore au bout. Si vous voulez faire simplement le nécessaire, ça vous coûtera encore un joli tas d'argent, et à votre place je n'hésiterais pas. Il n'y a rien de plus vilain à voir et de plus désavantageux à posséder qu'une maison qui n'est pas finie. Si on les laisse en chantier, elles restent en

chantier ; jamais on ne les achève. Et alors il en faut des réparations et des réparations !

– Combien redevrons-nous encore ? Ça fera combien d'intérêts par an ? risqua Benoît d'une voix mal assurée. Le père, lui, n'avait pas d'intérêts à payer et, malgré cela, il pouvait à peine nouer les deux bouts.

– Comptez vous-mêmes. J'ai dépensé environ trois cents écus, ajoutons-en cent pour ce qui reste à faire : en tout quatre cents. Cela a dépassé mes prévisions, mais ne valait-il pas mieux faire tout d'un temps les choses bien ?

– Ça nous fait combien d'intérêts ? demanda Suzette d'une voix éteinte.

– Seize écus par an, quand on doit cette somme.

– Seize écus par an ! soupira Suzette.

– Oui, oui, c'est une somme pour celui qui doit la payer, dit Jean-Ulrich. Mais vous ne la devez pas, vous ne me devez rien. C'est l'argent de Thelmy que j'ai dépensé.

Ils restèrent sous le coup et ils ouvrirent une bouche, une bouche…

– Du père, dites-vous ? demanda Suzette au bout d'un moment.

– Oui, du père, répondit Jean-Ulrich, et voyez, il en reste encore bien davantage.

Ce disant, il tira jusque près d'eux la vilaine seille et ôta le papier qui la recouvrait. Elle était presque à moitié pleine de grosses pièces d'argent.

À cette vue il firent un pas en arrière et Suzette jeta au vieux un regard qui signifiait :

– Est-ce qu'on se moque ainsi des gens ?

– Tu as beau me regarder, petite femme ! C'était l'argent de votre père, c'est maintenant le vôtre.

Alors Jean-Ulrich leur raconta toute l'histoire. Il leur mit ensuite entre les mains la note de ce qui se trouvait dans la caisse et leur expliqua comment on n'avait pas dépensé davantage.



Ils restaient anéantis. Il n'y avait pas grande différence entre leurs visages et celui de la femme de Lot (tel qu'on peut le voir encore, un peu effacé sans doute, dans l'église de Dobberen), lorsqu'elle se retourne pour contempler les villes en feu. Ils ne finirent cependant pas comme elle. Suzette ne se trouva pas changée en une statue de sel. Dès qu'elle revint à elle, des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux :

– Le père avait tant d'argent ! Et il a tant travaillé, il ne s'est rien accordé ! C'est pour moi qu'il a économisé. Je n'ai rien su et je n'ai rien fait pour lui. Je n'ai pas même été chercher le docteur, je ne lui ai pas même administré un purgatif ou un autre remède.

– Voilà qui me fait plaisir ! s'écria Jean-Ulrich. Au lieu de sauter en l'air de joie, tu commences par pleurer. Mais finis maintenant et ne te lamente pas trop de ce qu'il n'a pas profité de son argent. Il voulait les choses ainsi, et c'était son bonheur.

« À chaque fou sa marotte », dit le proverbe. Oh ! pour rien au monde, je n'aurais voulu lui enlever sa joie ; il y trouvait tant de délices. S'il avait pu vous voir tout à l'heure, vous et vos visages, de sa vie il n'aurait autant ri. Cette joie, laissons-la lui et que tout ceci reste entre nous ; les autres gens n'ont pas besoin d'être renseignés sur le pot aux roses de Thelmy. Pour moi, je me garderai bien de le dire à personne, mais, faites comme vous voudrez. Toi, petite femme, est-ce qu'un pareil secret ne te pèsera pas beaucoup ?

– La recommandation est bonne et nous en profiterons, répondit Benoît. Pour le moment les gens sont bons avec nous, mais s'ils apprenaient que nous sommes riches, ils deviendraient vite jaloux. Le mieux serait d'acheter du terrain et de garder une vache.

Le vieux rit de bon cœur à cette idée et lui dit :

– Ne prends pas mal ce que je vais te dire, mais tu ne pourrais rien faire de plus bête. Si tu fais si vite le gros, les gens se demanderont :

– Mais, d'où ont-ils eu cet argent ?

Écoute ! Reste bravement vannier, tu vois que c'est un bon état. Mais savez-vous ce que vous gagnerez, ce que coûtera le ménage, en un mot comment vous vous tirerez d'affaire ? Aussi soyez prudents ! Songez aux misères de toutes sortes, aux tracas, aux souffrances qui vous attendent. Songez que souvent le bien de la femme s'en va en fumée et qu'on se trouve alors comme un navire sans boussole. Voyez-vous ! Faites terminer la maison et continuez à vivre modestement, ainsi que vous l'avez toujours fait. L'expérience vous apprendra ce que vous gagnerez et ce que vous dépensez, si vous avez trop ou trop peu d'argent. Pendant ce temps, laissez dormir en paix la seille du père et n'y touchez pas. Si Dieu vous accorde la santé, sûrement vous gagnerez plus que pour vos dépenses. Peu à peu vous monterez votre ménage avec vos économies. C'est assez nécessaire, car

vous n'avez rien de rien et bien des cabanes de mendiant renferment plus de mobilier que votre maison neuve. En attendant, l'argent de Thelmy rapportera un bel intérêt. Vous saurez bien le placer à un endroit duquel les gens ne se douteront pas. Quand vous serez parvenus à quelque chose par votre travail, quand votre entourage vous vantera et vous aimera, ce sera alors le moment d'acheter du terrain et une vache, si ça vous arrange et que vous y teniez toujours. Les voisins applaudiront et diront :

– Quels gens économes ! Ils travaillent beaucoup et on ne les voit jamais dépenser un centime inutilement. Nous leur accordons bien leur vache. Si chacun leur ressemblait, il y aurait moins de pauvres et le monde ne s'en porterait que mieux.

On se représente facilement la reconnaissance des jeunes mariés pour Jean-Ulrich. Il fut lui-même tout ému de la cordialité de leurs remerciements, et consentit à faire valoir leur trésor.

* * *

En retournant chez eux, ils marchèrent longtemps côte à côte sans prononcer une parole. Enfin Suzette s'arrêta, jeta un long regard à Benoît et lui dit :

– Si nous priions !

Quand ils eurent fini, elle sauta au cou de son mari :

– Oh ! Benoît ! s'écria-t-elle. Aurions-nous jamais eu l'idée que nous étions dans une si jolie position ? Mais n'est-ce pas ? Nous ne serons ni orgueilleux, ni avares. Nous vivrons simplement, nous nous aimerons bien et nous n'oublierons jamais de prier tous les jours pour le père et de remercier Dieu, de qui vient notre bonheur.

Benoît serra sa petite femme sur son cœur et silencieux, la main dans la main, ils se dirigèrent du côté de leur maisonnette

où ils trouveront la paix sur la terre en travaillant à leur salut éternel. Que Dieu le veuille !



Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

[http ://www.ebooks-bnr.com/](http://www.ebooks-bnr.com/)

en mai 2012

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Élisabeth B.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après une édition s. d. de F. Zhan à Neuchâtel intitulée « Kathy la grand-mère Dursli Le buveur d'eau de vie Thelmy le vannier ». L'illustration de première page ainsi que les autres de ce récit sont tirées de ce livre et ont été réalisées par H. Bachmann.

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachés d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.